



5 CENTS

2 juillet 1938

LE JOUR

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur : Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180, rue Ste-Catherine est (suite 44), Montréal — Tél. *PL. 8471

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

L'âne instruit

On se souvient sans doute de ce jeune emballé de l'Université de Montréal, un dénommé Guy qui, un jour de l'automne dernier, envahit l'hôtel de ville avec une tourbe d'éphèbes hurlants et inconscients pour aller menacer le maire d'une émeute s'il permettait la tenue d'une certaine assemblée dans la métropole. Ce même jeune homme, qui se substituait alors à la loi du cadenas et se rendait impunément coupable d'intimidation et d'incitation à l'émeute, accordait récemment à un journaliste du *Free Press*, de Winnipeg, M. J. B. McGeachy, une interview dont voici la substance :

"M. Guy est séparatiste, écrit McGeachy. Il croit en un Etat canadien-français séparé sur les bords du Saint-Laurent. Cet Etat pourrait bien déborder les frontières du Québec, pense-t-il : 'Les provinces maritimes seront françaises dans cinquante ans, si on en juge par les statistiques des naissances.' Je lui ai demandé s'il pensait possible le maintien d'un îlot français dans un continent peuplé par 125,000,000 d'hommes de langue anglaise. 'Pourquoi pas?' répondit-il. 'C'est ce que nous faisons maintenant.' 'Votre Etat séparé fera-t-il partie ou non de l'Empire britannique?' demandai-je. 'Il sera ce qui fera notre affaire,' dit-il.

"M. Guy pense que les Anglo-Canadiens n'ont pas été justes ou généreux dans la reconnaissance des droits du bilinguisme. 'Cette cité est nôtre, dit-il, en parlant de Montréal. Nous sommes ici la majorité. Descendez rue Sainte-Catherine et dénombrez les enseignes en français. Combien y en a-t-il en anglais? Si je vous donnais un 'nickel' pour chaque affiche anglaise et que vous m'en donniez un pour chaque affiche française, je vous devrais, à la fin, pas mal d'argent. C'est ce qu'un Canadien français peut difficilement avaler.' Je lui fis remarquer que Montréal, en maints endroits, me paraissait une ville entièrement française. 'Quelques rues peut-être, dit-il. Mais visitez les bureaux de direction des banques? Combien y a-t-il de Canadiens français? Allez dans le port de Montréal: tous les hommes qui y manient le marteau et la scie sont des Français. Qui a les bons emplois? Des Anglais.'"

"M. Guy m'a questionné sur l'Ouest. 'Est-ce qu'il y a beaucoup d'étrangers là-bas?' Je lui dis: 'Nous sommes tous des étrangers, naturellement, puisqu'il n'y avait personne il y a soixante ans.' 'Y a-t-il beaucoup d'Allemands?' 'Quelques-uns,' dis-je. 'Beaucoup de Français?' 'Un bon nombre,' dis-je. 'Est-ce que le français y est beaucoup parlé?' 'Pas beaucoup,' 'Vous voyez par là, dit-il, que ce grand Canada à nous ne nous intéresse guère. Qu'est-ce que signifie Winnipeg pour moi?'"

Plus loin, le jeune homme affirmait: 'Quatre-vingt-dix pour cent des étudiants (de l'Université de Montréal) sont de mon opinion.'

Cette interview, que je traduis le plus fidèlement possible, a paru dans le *Free Press* du 21 juin dernier. Je la trouve tellement typique de la sottise d'une partie de notre jeunesse, abêtie par un enseignement de maîtres ignorants ou égoïstes, que je la livre à la réflexion de tous ceux qui, chez nous, pensent et réfléchissent.

C'est une vantardise à la Tartarin que d'attribuer à des idées de ce genre un appui de 90 pour cent des étudiants. On ne nous fera jamais croire que les jeunes gens qui fréquentent la grande institution canadienne-française de Montréal sont presque tous des idiots. Simplement, les titres normaux ou non déformés, qui s'y trouvent, sont forcés de se taire pour ne pas nuire à leur carrière. Mais il se peut que la majorité des étudiants soit contaminée par un enseignement qui, depuis plusieurs années, s'est efforcé de chauffer à blanc un nationalisme outrancier, des préjugés farouches et la haine de tout ce qui n'est pas spécifiquement crétin.

Le séparatisme n'est pas né d'une génération spontanée, comme l'a dit quelqu'un. Il a été cultivé par des personnalités assez nombreuses, qui avaient de l'emprise sur les enfants et les adolescents et qui savaient ce qu'ils faisaient. Ils ont réussi, par des tactiques coupables et antipatriotiques, à semer chez les jeunes le mépris de leur propre pays, le Canada. Ils ont battu en brèche toute tentative d'unité canadienne; ils ont découragé le mouvement de bonne entente en faisant de l'ironie avec le mot "bonnetier", qu'on lançait comme une injure à la face des hommes de paix et de bonne volonté; ils ont plaidé pour le rapetissement de la patrie, alors que tous les peuples fiers et normaux cherchent à s'agrandir au lieu de se diminuer; ils ont voulu que l'on formât, ici, un petit nationalisme provincial précurseur d'un pays faible et misérable, un de ces pays qui, comme certains de l'Europe, sont sans cesse entre l'enclume et le marteau et attrapent tous les coups.

Ils ont fait ça, eux, parce qu'ils croyaient habile de couper les contacts entre Canadiens français et Canadiens d'une autre origine; ils se sont imaginé qu'ils garderaient le troupeau plus sciemment, plus saine, plus profitable, s'ils l'empêchaient de s'éclaircir à d'autres flambeaux que les leurs. Avez-vous suivi le raisonnement du jeune étudiant? Il dit: "Nous n'avons pas de grands banquiers, donc séparons-nous! Nous avons beaucoup d'affiches anglaises à Montréal, donc séparons-nous! Nous n'avons pas assez de Canadiens français aux postes de commande du port de Montréal, donc sépa-

LE BOURRAGE EN SÉRIE



Science en "cans" ou conserves intellectuelles

• AVEC LE SOURIRE •

M. Taggarth Smyth
voit juste

Nous n'avons pu souligner aussi tôt que nous l'eussions voulu l'intéressante conférence prononcée devant les membres du club Rotary par M. Taggarth Smyth, vice-président et directeur général de la Banque d'Épargne.

Après avoir rappelé ce qu'était à Rome le titre de citoyen, le conférencier évoque les responsabilités civiques qui nous incombent, puis il cite des faits qui ne sont pas à l'honneur des citoyens de Montréal: "Nous fermons les yeux, dit-il, devant les faits les plus tristes. L'un d'eux, certainement le plus grave, est que notre système administratif fait complètement défaut."

M. Smyth touche du doigt la plaie qui fait que Montréal, "la plus belle ville et la première du pays par sa position géographique, par ses facilités, son port, ses beautés naturelles", est en train de perdre son rang de Métropole du Canada, et se trouve supplantée par des villes moins avantagées qu'elle sur bien des rapports.

Il faudrait un changement de système. Il faudrait encore réduire les dépenses. Enfin, il faut considérer que, commercialement, nous avons été devancés par notre plus proche concurrent.

Montréal doit garder son rang! "Montrons au reste du pays que nous ne sommes pas encore vaincus! Que nous pouvons encore relever la tête et exécuter de vastes choses. Il nous faut dire au reste du pays que Montréal est loin de la banqueroute et que nous avons la ferme détermination d'honorer nos obligations dans leur totalité et qu'enfin nous ne considérons pas ici un contrat comme un simple feuillet de papier."

"C'est pour nous un devoir impérieux."

Le Jour présente...

Un nouveau caricaturiste, en la personne de M. S. Field.

Soucieux d'offrir toujours à ses lecteurs les meilleures caricatures de la presse canadienne, notre journal vient d'adopter à son personnel un nouvel artiste, qui, en plus de bien connaître son dessin, possède un sens vif de l'humour.

Inutile de dire que notre populaire John Collins reste notre caricaturiste en titre, et que nous nous ferons un plaisir de présenter au public le meilleur de la production du vigoureux Henri.

rons-nous! Winnipeg n'est pas assez canadien-français, donc séparons-nous!"

Quand les lecteurs du journal de l'Ouest liront de pareilles choses et qu'ils apprendront que cela vient d'un étudiant qui a dix ou quinze ans d'école dans le ventre, ils auront le droit de penser que maintes institutions de chez nous sont propres à former bien des ânes instruits.

Il n'existe peut-être pas au monde autant d'usines de déformation que dans la province de Québec. C'est à faire pleurer. Et ça fait rire aux larmes tous ceux qui, du dehors, nous regardent.

Jean-Charles HARVEY.

Le pape contre
l'abbé Groulx

Il sera dit que le patriotisme le plus large nous viendra de Rome. La papauté est une institution universelle. L'Eglise est tout le contraire du nationalisme étroit. C'est pourquoi, dans son message aux Canadiens, à l'occasion du congrès eucharistique de Québec, Sa Sainteté Pie XI a prononcé ces paroles significatives: "Nous implorons tout spécialement pour le peuple canadien, dont le pays accueille tant d'hommes de nationalités et de races différentes, les dons de paix, d'unité et de charité."

Le Souverain Pontife ne s'est pas adressé à la Laurente. Il n'a pas parlé d'un Etat français. Aurait-il eu vent, par hasard, du fameux discours que prononçait à Québec, au Congrès de la langue française, notre illustre abbé Groulx? Avait-il lu les Orientations? Avait-il pris ses Directives? Dans tous les cas, voilà bien les Laurentiens et les grolxistes dans de mauvais draps: ils ont le pape contre eux.

Rome sait fort bien ce que signifie le racisme et la politique nationaliste qui s'y entache. Les forces spirituelles s'affaiblissent par les chicanes, les rancœurs et les haines entre peuples et nationalités. Les catholiques, divisés sur les questions raciales, se heurtent les uns contre les autres. Ailleurs, des races non imbuées de christianisme (chez les hitlériens, par exemple), reviennent au paganisme des barbares sous prétexte de purifier le sang et l'idée nationale. Tout cela est non seulement anticatholique, mais antihumain. L'Eglise tend à l'Unité entre les peuples et les nationalités.

Les Aryens et les nègres

Hitler, Goebbels et Goering étaient aux écoutes, la semaine dernière, quand le speaker américain, du stadium de New-York, s'apprêtait à donner les résultats de la bataille entre l'aryen Schmeling et le noir Joe Louis. Les Allemands étaient sûrs de la victoire de leur homme. Adolph, qui se glorifiait d'être l'ami du boxeur blanc, le pur sang Allemand, se frottait d'avance les mains d'aise, car il savait, lui, qu'un homme de sa "race" allait prouver au monde la supériorité de l'Aryen contre le nègre. Il en était même à désirer, à ce moment-là, que ce fût un Juif, car il aurait eu un argument nouveau pour démontrer l'infériorité des sémites et sévir plus rigoureusement encore contre eux.

La cloche sonne. Les deux gladiateurs s'affrontent. Le noir se précipite. Bang! Bang! Le blanc recule contre les câbles. Un coup à la mâchoire. Puis d'autres coups, formidables. Une première chute. Hitler pâlit: "Diab! diab! Qu'est-ce que ça veut dire? J'avais pourtant prouvé, dans mon fameux livre, que les Aryens étaient supérieurs..." Schmeling se relève. Et bang et bang! Goering et Goebbels se regardent et pensent déjà à envoyer une partie de la flotte allemande bombarder le port de New-York en guise de représailles. Mais le boxeur blanc tombe et la serviette tombe dans le ring. C'est le drame allemand. Hitler, dit une légende, versa une larme.

BILLET

Cache-toi bonheur

Si vous êtes heureux, qu'on ne le sache pas!
Surtout si vous aimez, cachez bien votre flamme.

Les hommes n'aiment pas voir le bonheur
[des autres:]
Ils veulent avant tout avoir pitié de vous.

On applaudit les cabotins singeant l'amour;
La vedette d'un film vous fait pleurer

On raffole des vies romancées des grands
[souvent:]
Où le drame se joue autour d'un nom de femme.

Mais c'est sur des tombeaux qu'on
[s'attendrit et pleure]

Ou bien sur un beau conte où gémît
[Cendrillon.]

Quant aux vivants, on les déchire à belles
[dents:]
En amour comme en art, la gloire est
[d'outre-tombe.]

Deux êtres qui ont mis des reflets d'infini
Dans un regard profond comme un ciel

C'en est trop pour ceux-là que gonfle le
[dépit:]

Trop pour mille damnés aux faces de
[Tantales.]

On bénit le pochard qui vomit dans les
[coins:]

On met Tartuffe sur l'autel de la décence,
On rit tout bonnement du débauché sinistre
Qui se pollue dans les caveaux du vice
[obscène:]

On approuve les racketteurs, pieux ou non,
Qui drainent sans remords le sang des
[misérables.]

On décore ceux-là qui payent leurs médailles
Pour honorer la vanité et le mensonge.

Le grand amour, raison de vivre et de prier,
D'agir et de créer, d'être bon, secourable,
Raison d'avoir au cœur un peu d'humanité,
De comprendre la vie et la douleur des
[autres:]

Non, c'est trop beau vraiment! Il n'a pas
[droit de vivre.]

On cherche à le tuer par le discours des
[prudes:]

Par la mère jalouse de l'aimée de son fils,
Par le père envieux du bonheur de sa fille,

Par l'immense sottise des impuissants
[séniles:]

Par le cœur rebuté des chastes vieilles
[filles:]

Par le conseil du fol satan qui se fait vieux,
Par tous ceux qui haïssent le bonheur des
[autres:]

Silence et solitude, ô chers êtres d'amour!
Cachez votre trésor dans un temple scellé,
Sous un tableau où, Madeleine prosternée
Verse un flot de parfum sur des genoux
[divins.]

J.-Ch. H.

La grande peur des Anglais bien-pensants

En dépit des nouvelles publiées par le "Daily Mail" de Londres, à l'effet que Franco avait promis de cesser ses attaques aériennes, de nouveaux navires britanniques ont été bombardés en Espagne. Ce qui donne à supposer que les nouvelles de ce journal avaient été manufacturées pour la consommation anglaise.

La presse quotidienne nous a appris que les spécialistes n'attachent pas une grande valeur stratégique aux attaques contre les navires anglais pour ce qui est de paralyser la résistance loyaliste, mais supposent que l'objectif réel de ces attaques est plutôt de susciter des difficultés intérieures au gouvernement britannique.

Ce point de vue est parfaitement défendable. Il serait par ailleurs intéressant de connaître pourquoi le gouvernement de Sa Majesté s'est abstenu jusqu'ici de toutes représailles... pourquoi, malgré l'indignation populaire toujours croissante et les réclamations constantes de l'opposition, aucune mesure n'a été prise pour assurer la cessation d'un état de chose exaspérant pour une puissance accoutumée, comme la Grande-Bretagne, au respect de son drapeau par toute la terre...

La raison est très simple: c'est que les classes dirigeantes anglaises, l'aristocratie et la haute finance, ont une peur bleue du socialisme. Si l'Angleterre a permis l'avènement d'Hitler, si elle ne veut pas que soit amoindri le prestige de Mussolini, c'est qu'elle craint l'expansion du socialisme. Et si, aujourd'hui, Neville Chamberlain fait nettement le jeu de Franco, c'est encore effrayé par la perspective que le socialisme, prenant pied en Espagne, ne se répande rapidement en France pour ensuite gagner le Royaume-Uni. Une dame anglaise prédisait la semaine dernière que la Grande-Bretagne serait socialiste d'ici dix ans. Les autorités britanniques ne doivent pas croire cette prédiction irréaliste, à juger par l'émotion qu'elles manifestent au moindre symptôme de cette "rougeole" dans le voisinage, et les moyens auxquels ils n'hésitent pas à recourir pour la combattre.

On ne saurait certes blâmer les lords et les financiers anglais de lutter de toutes leurs forces contre un système social qui signifierait leur disparition. Mais ils sont inexcusables de sacrifier sans nécessité des populations civiles, comme en Espagne, où une intervention énergique au moment propice aurait mis fin aux odieux massacres qui déshonorent à jamais le fascisme assassin. Ils sont inexcusables d'avoir fait, par maladresse ou coupable insouciance, le jeu des dictatures contre la démocratie, d'avoir favorisé l'établissement et l'hégémonie des régimes totalitaires.

Aujourd'hui, au prix de toutes les lâchetés, de toutes les humiliations, Londres travaille au succès de Franco. Le grand jeu diplomatique a été accompli pour détacher Paris de Barcelone et la contraindre à une attitude passive. On sait comment Chamberlain est parvenu à ses fins.

Pourtant, au moment où Negrin, un républicain modéré, prenait le pouvoir, en Espagne, il aurait été facile d'aider les loyalistes à terminer rapidement la guerre civile, sans favoriser pour cela les socialistes ni les extrémistes de toutes couleurs... Les dirigeants britanniques et français ont laissé passer l'occasion. Franco devint de plus en plus le poulain préféré de Downing Street. On peut aujourd'hui apprécier les résultats de la politique des amis de Lady Astor.

Il en est qui persistent à voir en Neville Chamberlain le plus fin politicien de notre époque. Ils n'admirent Daladier que de marcher dans son ombre et d'accrocher la politique française à la remorque de la politique anglaise. Cela fait beaucoup de politique.

Là où d'autres ne voient que faiblesse, hésitations, incertitude, ces admirateurs du premier ministre britannique découvrent de la ruse, une prudence admirable, la plus intelligente diplomatie. Comment concilier des opinions aussi extrêmes?

Un Londonien de passage en notre ville me faisait hier un vif éloge de Chamberlain, dont tous les actes lui paraissent de la meilleure stratégie, au moment où son pays est tout à son réarmement, pas assez fort encore pour tenir tête aux Etats totalitaires. Ces derniers pays sont-ils aussi puissants qu'ils veulent le faire croire? Là est le noeud de la situation internationale. S'ils ont la force pour eux, d'une manière absolue, on est contraint, comme les hommes d'Etat français, de s'incliner devant le premier... Mais certaines révélations se sont trouvées faites, à la Chambre des Communes même, par un député anglais, à l'effet que l'Allemagne ne serait pas prête à faire la guerre, manquant d'officiers et de matériel. Les événements de Tchécoslovaquie sont venus corroborer ces affirmations. Dans ce dernier cas, on admire moins l'attitude de Chamberlain.

Pour mon interlocuteur britannique, on ne saurait juger trop simplement, par une condamnation sommaire, le chef de la réaction anglaise. Il est, selon lui, autrement compliqué, d'un mérite exceptionnel et possédant toutes les vertus d'un meneur d'hommes. Je ne demande qu'à le croire. Cependant, en regard de son opinion, je désire mettre ces faits:

Au printemps de 1917, sur la recommandation de son frère, sir Austen, Neville Chamberlain se vit confier, par Lloyd George, la direction du service, nouvellement créé, du recrutement et de l'utilisation des compétences. Les dossiers s'en-

Emile-Charles HAMEL

(Suite à la page 2)

Autour de Valdombre et de Léon Bloy

Opinion du sage, judicieux et nuancé Sèvre Couture

Depuis quelque temps, nos meilleurs écrivains et nos plus brillants polémistes s'expriment autour de Léon Bloy. Les uns le défendent passionnément, les autres l'attaquent avec non moins de fougue. Les articles les plus ardents en faveur de Bloy jaillissent sous la plume de Valdombre. Et on peut dire que c'est lui qui provoque les offensives les plus virulentes contre Bloy. Il est au centre de cette bataille, il en est l'indivisible animateur. Si Bloy n'était pas "lancé" en Canada français, Grignon aura assurément l'honneur de l'avoir "lancé". Et il n'aura pas frayé la voie à un médiocre écrivain !

Valdombre est un pamphlétaire. Il ne procède pas par coups de mouchoir. Il s'est fait (comme pamphlétaire) des ennemis tenaces, il s'est attiré des inimitiés solides. C'est une vérité élémentaire que chacun en veut à son voisin de ne pas lui ressembler, de ne pas partager ses goûts et ses dégoûts, de ne pas concevoir la vie comme lui la conçoit. Or, Valdombre ne ressemble pas à tout le monde. Et il publie hautement ses amours et ses haines, ses admirations et ses mépris. Beaucoup lui gardent rancune de son je m'en foutisme, de son franc parler, de ses apologies "énormes" et de ses abattages à coups de gourdin. "Dieu qu'il manque de mesure ! Et de jugement ! Et d'esprit critique ! Et de subtilité ! Et de tact donc ! Seigneur, qu'il ignore la fine ironie ! Et l'art des nuances ! Et la technique de la satire !" Chacun lui reproche de ne pas être ce qu'il n'est pas. Personne ne veut reconnaître ce qu'il est : un pamphlétaire. Et non pas un pamphlétaire par volonté, par pose. Mais par nature, par tempérament.

Naguère, ne connaissant Valdombre que par quelques écrits (il commençait à collaborer au "Canada") je fis devant Olivier Asselin la réflexion suivante : "Ce Valdombre ne me paraît qu'un plagiaire de Léon Bloy." Asselin secoua doucement la tête : "Non, mon jeune ami, non. Vous vous trompez, vous ne connaissez pas Valdombre. Si vous le rencontrez !... C'est une nature violente, fumante d'indignations et d'enthousiasmes, un tempérament comme ça. Si vous connaissiez Valdombre, vous comprendriez qu'il aime beaucoup Léon Bloy mais qu'il ne l'imité pas."

Depuis, j'ai rencontré Valdombre en maintes occasions, je crois le connaître assez bien. Une fois de plus (comme toujours) Asselin avait raison. Et moi, j'avais formulé une opinion hâtive et sottise... Je fais grand cas du jugement de ma jeune femme. Elle avait lu plusieurs ouvrages de Bloy lorsqu'elle vit pour la première fois Valdombre. A la suite de cette première rencontre, je lui demandai insidieusement : "Ne trouvez-vous pas qu'il pose, qu'il adopte une attitude ?" Sa réponse fut spontanée : "Non, non, il est ainsi. Il vit comme il écrit et tout cela vient du plus profond de lui-même." C'est bien ce que je pense. J'aime Valdombre tel qu'il est. Tel qu'il est je suis persuadé de son utilité dans nos Lettres. Certes, il pourrait ressembler à Al-

bert Pelletier, à Berthelot Brunet, à Louis Dantin, à Jean-Charles Harvey. Mais alors, il ne serait plus Valdombre. D'ailleurs, ce vain petit jeu nous mènerait loin ! Ces écrivains pourraient ressembler davantage à Valdombre. Mais ils ne seraient plus eux-mêmes. Il est puéril de déplorer que Monsieur X n'ait pas les qualités et les défauts de Monsieur Z et vice versa. Que Valdombre se nomme Brunet et Brunet Valdombre, je ne vois pas l'avantage pour nos Lettres.

Acceptons Valdombre comme il est, acceptons qu'il soit un pamphlétaire. Le Canada français n'en compte pas tant ! Brunet cultive la satire et y réussit bien ; Harvey ironise à merveille ; personne n'arrive avec Pelletier pour creuser un problème et en extraire des considérations originales et justes ; Dantin joint la finesse critique à une charmante bienveillance. Chacun de ces écrivains contribue, selon son tempérament et ses aptitudes, à l'enrichissement de la littérature française au Canada. Pourquoi rejeterions-nous Valdombre ? Que lui reprochet-on exactement ? Si on l'accepte comme pamphlétaire, je ne vois pas bien qu'on puisse lui faire grief de certaines outrances, exagérations de langage, indignations, colères, enthousiasmes, etc. Tout cela compose le pamphlétaire, rentre dans la définition du pamphlétaire. Nierait-on que Valdombre ait du talent, le don de s'exprimer ? Ce serait de la mauvaise foi, du parti-pris. De la première ligne à la dernière, un écrit de Valdombre se lit sans ennui, avec plaisir. Tantôt il invite au rêve, tantôt à la réflexion ; souvent, il amuse par des trouvailles. Que désire-t-on de plus ?

Traite-t-on chercher dans la vie personnelle de Valdombre, dans sa vie intime, des motifs de le déprécier ? Si on juge à cette mesure, je me demande quel sera l'écrivain digne d'admiration ! Si, après une recherche minutieuse, on décèle une, deux ou trois fautes dans la vie privée du pamphlétaire devra-t-on lui refuser le talent, le reléguer parmi les écrivains médiocres ? Nos Lettres en tireraient-elles un éclat nouveau ? L'esprit canadien brillerait-il d'une splendeur inconnue ? "Soyez intégralement parfaits ou n'écrivez pas." Eh ! bien, je brise ma plume. Et je crois que tous les écrivains devront la briser. On m'a rapporté des ragots sur le compte de Valdombre, sur le compte de tous les écrivains que je connais. Je sais qu'il en circule sur le mien. Et ensuite ? Dans ce recueil de stupidités anas, il y a du mensonge à l'état pur, de la calomnie venimeuse, de la bassesse, bref, toute la lie de l'âme humaine, et, sans doute, une part de vérité. La vie de l'Esprit, la vie littéraire profitent-elles vraiment de ces infects ragots ? Guide a déclaré solennellement qu'il était pédéraste. Cette déclaration n'a pas enrichi la littérature française. Ce qui l'a enrichi, c'est "La porte étroite". Lorsque nos écrivains se pelotent réciproquement de paquets d'injures, je ne trouve pas ça très drôle et je me dis qu'ils pourraient dépenser leur énergie et leur talent à meilleur essor.

Une autre accusation qu'ils se renvoient mutuellement paraît des plus puériles : celle de l'incorrection de la langue. On fouille le texte d'un adversaire avec l'intention maligne d'y découvrir une faute de français. Inmanquablement on la découvre (on en découvre même plusieurs). De là grande jubilation. Il n'y a pourtant pas de quoi ! Des fautes de grammaire et de syntaxe,

des tournures douteuses ou fautes, il s'en trouve dans Racine, dans Bossuet, dans Anatole France, dans Charles Maurras et dans chaque grammaire par rapport à la grammaire voisine. La langue française n'est pas une langue momifiée ; ses lois ne sont pas gravées dans le bronze pour l'éternité. Langue vivante et plastique elle est sans cesse modifiée par l'usage populaire, par les écrivains et les grammairiens. Celui qui écrit ne peut pas donner à la langue une perfection immobile et définitive. Si renseigné soit-il, il ne saurait connaître tous les secrets de la langue ; il est victime d'un relâchement de l'attention, d'une distraction ; il ose une tournure hardie, insolite sur laquelle on pourra toujours ergoter et qui suffira à le condamner si on lui cherche noise. C'est donc, il me semble, un peu stérile que de rechercher avec une intention méchante la pécadille dans les ouvrages d'un écrivain qui d'habitude s'exprime correctement. Signaler les incorrections de langue dans un texte afin d'aider un écrivain à s'améliorer, c'est une excellente chose. Mais les relever afin de le diminuer ou de le rendre ridicule, c'est courir le risque qu'on nous rende la pareille — et avec les intérêts. Surtout en Canada français où, pour de multiples causes, nous éprouvons de si grandes difficultés à écrire un français convenable.

Ceux qui ont lu les "Pamphlets" de Valdombre depuis le début ont constaté que le pamphlétaire nommait très fréquemment, dans chacun de ses opuscules, le grand écrivain catholique Léon Bloy et qu'il avait pour ce dernier une admiration absolue, un culte farouche. Léon Bloy semble aussi nécessaire à Valdombre que l'air, la lumière, les paysages des La-rentides. Il ne peut parler de son Bloy et de son coin de terre sans rugir d'enthousiasme. Valdombre a bien le droit d'admirer Bloy jusqu'à l'extase et de le crier à tous les échos. D'ailleurs, il aurait pu faire un beaucoup plus mauvais choix ! Mais Valdombre ne se contente pas d'admirer fougueusement Bloy ; il veut que tous partagent son admiration et considère Bloy comme lui il le considère. Là commence le sujet de la querelle.

Tous les lettrés, tous ceux qui ont le goût de la haute littérature reconnaissent en Bloy un grand écrivain, un romantique doué d'une incomparable splendeur verbale, un maître de l'expression puissante et de l'image qui fulgure. Cependant Bloy est inégal. Dans ses bons moments, il a du génie. Son génie nous entraîne sur des sommets vertigineux, nous découvre des horizons splendides. Certaines pages de "La femme pauvre" sont uniques. De ces pages précieuses il s'en trouve disséminées dans tous les ouvrages de Bloy. Par contre, il faut l'avouer, toute l'œuvre de Bloy ne se compose pas de ces pages merveilleuses : il y en a de ternes, de quelconques. Parce qu'elle est humaine, l'œuvre d'un écrivain même supérieur ne saurait échapper à cette imperfection. Bloy n'en demeure pas moins un grand écrivain dont l'œuvre honore la littérature et peut se ranger près de celles de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle Adam. Ainsi je juge les lettrés. L'idée ne viendrait à l'esprit d'aucun de ceux-ci de le ranger parmi les écrivains de deuxième ordre. D'autre part, si on veut leur faire goûter que Bloy est l'unique flambeau de l'humanité, le dernier mot du génie humain, ils protestent avec raison ; si on veut réduire leur bibliothèque aux œuvres complètes de Bloy, ils se hérissent.

Il est évident que beaucoup de gens goûteront Léon Bloy écrivain et ne voudront aucunement conformer leur vie à la sienne. Ils jugent son catholicisme intempestif, déclamatoire, trop battailleur. De fait, le catholicisme de Bloy n'est pas commode ! Il nous mène à la Table Sainte à coups de pieds au cul. C'est la manière forte. Tous ne la prennent pas. Si le monde était peuplé de catholiques à la Bloy, on se demanderait anxieusement ce que deviendrait la société, les relations nécessaires de la vie sociale ! Des "mendians ingrats" il en faut quelques-uns mais il ne faut pas que tous en deviennent car il ne pourrait plus y en avoir aucun. La mendicité suppose au moins deux personnes : celle qui reçoit et celle qui donne. S'il n'existait plus personne qui puisse donner, il ne pourrait plus exister personne qui puisse recevoir.

Le catholicisme de Bloy est sincère mais c'est un catholicisme individuel et qui ne saurait être qu'individuel. La Société se suiciderait en essayant de s'y conformer. Que Bloy ait déterminé des conversions parmi des natures analogues à la sienne ou parmi des natures beaucoup plus faibles, la chose n'est pas douteuse. Mais ce n'est pas un catholicisme propre à conquérir les foules.

Bloy, lorsqu'il ne nous élève pas sur les hauteurs mystiques, lorsqu'il s'occupe de questions purement littéraires, n'est pas un critique mais un pamphlétaire. Il juge des œuvres relatives à la norme de son catholicisme absolu — et aussi, parfois, sur l'étalon de ses rancunes personnelles. S'il fallait rejeter de notre bibliothèque tous les auteurs que Bloy a éreintés nous y creuserions des vides terribles ! Barrès, Bourget, Renan, Alphonse Daudet, J. K. Huysmans, entre plusieurs autres n'ont su trouver grâce à ses yeux. Les démolitions de Bloy sont amusantes parce qu'il y met de la verve et de la richesse verbale. Mais un point, c'est tout. Je n'aurais jamais la pensée de le prendre comme guide littéraire ou intellectuel.

Bien que sommaire, l'opinion que je viens de formuler sur Léon Bloy est, je crois, à peu près juste. S'il s'agit d'aimer et d'admirer le grand écrivain, on pourra difficilement l'aimer et l'admirer plus que moi ; s'il s'agit de l'adopter comme modèle de vie, je me refuse carrément. Je ne veux pas de ce genre de vie-là. Libre à ceux qu'elle séduit de l'imiter, de marcher sur ses traces... Je ne suis pas un converti du catholique Léon Bloy ; je suis un admirateur de l'écrivain Léon Bloy. Je l'accepte tel qu'il est, mystique et pamphlétaire, souvent cruellement injuste envers les hommes et les œuvres, héritier de l'Absolu, écrivain parfois inégalable et parfois à la mesure commune. A la couronne de la littérature française, Léon Bloy est une pierre rutilante. L'éclat de cette pierre ne me contraind pas à nier le feu des autres. Infiniment plus pauvres que les Lettres de France, nos Lettres ne peuvent se permettre le luxe d'exclusions imbéciles. Le talent de Valdombre ne fait pour moi aucun doute. Pas plus d'ailleurs que celui d'Albert Pelletier, de Berthelot Brunet, de Jean-Charles Harvey, de Louis Dantin, de Victor Barbeau, etc. Que ces écrivains se querellent entre eux, cela les regarde. Un fait demeure au-dessus de toutes les médiocres rivalités : chacun d'eux contribue à la vie de l'Esprit en Canada français, à l'enrichissement de nos Lettres. Voilà pourquoi ils nous sont chers, pourquoi ils ont droit à notre gratitude, pourquoi nous ne voulons rien savoir de ce qui les divise.

Aucune illusion : ceux qui me lisent, ceux qui, peut-être, j'influencent dans une faible mesure sont des gens de mon âge et des plus jeunes. J'écris pour eux. Je les mets en garde, au nom de la culture, contre le fanatisme, contre les embarras hâtifs. Je leur répète qu'il faut lire, vérifier par soi-même, être curieux, très curieux et ne pas se reposer trop sur le témoignage d'autorité.

En effet, certains écrivains qui ont conquis quelque autorité en abusent, soit par ignorance, soit par passion. Ils dénigrent un adversaire, ils lui refusent toute valeur. Or, il importe de se rendre compte. Ce qu'il faut sauver à tout prix ici, c'est la culture. C'est elle qu'il faut servir. Les jeunes lui rendraient un bien mauvais service en suivant aveuglément un homme en se cantonnant dans une doctrine, dans une chapelle, dans un clan et en refusant avec une obstination de mulet de regarder curieusement au dehors. L'escargot se mire dans sa coquille et il peut croire que sa coquille est le monde. Elle ne l'est pas. Et l'escargot demeure jusqu'à la mort escargot.

Sèvre COUTURE

26 juin 1938.

LA GRANDE PEUR...

(Suite de la première page)

tassèrent à l'Office du recrutement sans qu'il fût possible d'obtenir qu'une seule affaire fût conclue. M. Neville Chamberlain examinait et classait minutieusement des tonnes de papiers ; mais il était comme accablé par le sentiment de sa responsabilité. Si bien qu'au bout de quelques semaines, sir Austen tomba d'accord avec Lloyd George que son frère, chargé de mettre les hommes à leur place, n'était peut-être pas tout à fait à la sienne... Et l'indécis Neville se vit dégoûter. Cet homme est aujourd'hui premier ministre de la Grande-Bretagne ; les destinées de l'Empire reposent entre ses mains. A-t-il vraiment changé depuis le jour où il se démontrait incapable de porter quelques responsabilités dans l'administration de son pays ?

Toutefois, il convient de ne pas exagérer la passivité des gouvernements britannique et français. Que le Japon veuille empiéter sur leurs possessions en Extrême-Orient, et vous les verrez montrer les dents. A l'occasion des récentes déclarations avec les Nippons au sujet de l'Indochine, on en a eu la preuve.

Ce qui reviendrait à dire qu'en Espagne, c'est bien moins la force des armes italiennes et allemandes que l'établissement possible du socialisme, advenant la victoire loyaliste, qui effraie les hautes sphères anglaises.

Mais les bien-pensants britanniques craignent de causer, en voulant s'éviter un mal, un mal plus grand à d'autres... et peut-être à eux-mêmes.

La démocratie est capable de combattre le fascisme et ses égorgeurs, tout en tenant le socialisme en respect.

REDACTION ET ADMINISTRATION

180, Ste-Catherine est (suite 44) Montréal
Téléphone : 4-PLATEAU 8471
Administrateur : REAL ROUSSEAU
Secrétaire de la Rédaction, E.-Ch. HAMEL
On est prié d'envoyer toute correspondance à la case 30, Station "N" en mentionnant sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Administration) auquel on veut s'adresser.

LE PRINCE DES EXASPÉRÉS

Quelques réflexions sur Léon Bloy n'en déplaise à l'ami Valdombre

Personne, dans la province de Québec, ne aurait critiquer Léon Bloy sans encourir les fureurs de notre pamphlétaire, Valdombre. Je le regrette pour celui-ci. Nous le laissons libre d'admirer et d'aimer qui il voudra. Qu'il nous laisse nous-mêmes libres de faire de même. Que s'il se croit obligé de défendre ses idoles, qu'il le fasse décemment et sans insulte. Je viens de lire les injures qu'il déverse sur Louis Dantin et le R. P. Lussier, d'honnêtes gens. C'est indigne d'un gentilhomme. Si l'œuvre de Léon Bloy peut se défendre d'elle-même, il est parfaitement inutile de jeter de la boue sur ceux qui n'adorent pas cette œuvre.

D'ailleurs, il ne s'agit pas, pour nous, de détruire Léon Bloy. Nous lui reconnaissons un talent d'écrivain considérable. Personne n'a manqué mieux que lui la langue de l'invective. Mais on ne se lasse de l'invective, à la fin. Les hommes ne sont pas faits pour s'engueuler à l'année. S'il fallait que tous les écrivains eussent sans cesse l'écume à la bouche, pour damner tous ceux qui ne pensent ni ne sentent comme eux, eh ! bien, il y aurait mieux l'exterminer toute, cette race de scribes rageurs. Quant à moi, les insultes professionnelles me rasent pas mal, surtout quand ils raisonnent comme des pieds et épuisent, à servir une cause que je juge insuffisante, toutes leurs forces d'exaspération.

Les soi-disant détenteurs de l'absolu, en littérature, semblent généralement dans le ridicule. Léon Bloy, malgré son immense talent, est un de ceux-là. Il aurait pu faire un meilleur emploi de ses dons presque miraculeux. Oui, il a écrit de belles pages, cet homme. Il a servi souvent la vérité en accents vengeurs, mais il a été tellement outré dans l'expression et dans l'idée, il a dépassé si souvent la mesure de tout anathème, qu'il s'est condamné lui-même à un oubli presque total. Je dirais même que si les livres de Léon Bloy disparaissaient du jour au lendemain, la littérature française n'y perdrait à peu près rien. Cet écrivain est relativement peu connu en France et très peu au Canada. Tant mieux ! Il y a assez de détraqués sans ça.

UN CATHOLIQUE SANS CHARITE ET SANS JUGEMENT

Léon Bloy fut un catholique, certes, mais il manqua inconsciemment au premier précepte évangélique, la charité. Il a passé sa vie à hurler contre ceux de ses amis et ennemis qui ne pensaient pas comme lui ou qui ne lui donnaient pas assez d'argent. Sa voix poussait toujours des clameurs insupportables. On eût dit un enfant malade. Il en voulait particulièrement à tous ceux qui avaient commis le crime de faire un peu d'argent avec leurs livres. Cela, il ne pouvait le pardonner. Il exaltait surtout les gueux, comme si le signe certain du mérite littéraire eût été nécessairement la gueuserie. Ce passage, à

propos d'un écrivain estimable, et qu'il excède, lui, est caractéristique, entre maints autres : "Les livres des autres sont les grands chemins par lesquels il (Alphonse Daudet) rôde, et sa besace est toujours pleine quand il a fini sa tournée. Il prospère ainsi de toute façon imaginable, récoltant l'or et le billon des passants intellectuels et le plaçant avec sagesse pour en tirer le meilleur profit. Il se fabrique de la gloire avec la pensée d'autrui et transmue cette gloire en trésor d'argent par la vertu philosophique du caillou qui lui sert de cœur."

Cette hantise de l'argent le poursuivait partout. Il en veut à ceux de ses confrères qui en ont. Un chrétien ne doit rien posséder à ses yeux. C'est sa marotte, c'est son cauchemar, c'est son supplice. Il passe à tabac à peu près tous les écrivains de son temps, catholiques ou non catholiques, et seul ou à peu près Barbey d'Aurevilly, parce que pauvre, trouve grâce à ses yeux.

Avec cela qu'il est méchant à l'occasion et qu'il ne recule pas devant la saleté de certains dénigrement personnels, qui ne servaient en rien la cause catholique. Ainsi, il aurait bien voulu accorder toute son admiration à son ancien ami, Ernest Hello, un des pèlerins de l'absolu, lui aussi. Mais Hello avait pour femme, non pas une guenon, non pas une grue, mais une personne attentive, économe, soucieuse de l'avenir de son ménage. Un jour, elle s'interposa entre le pauvre Hello et Léon Bloy, pour mettre un terme, sans doute, à certaines exigences bloyiennes. Bloy se crut charitablement obligé de crucifier cette épouse devant la postérité : "Le pauvre Hello se laissait débarbouiller, peigner, habiller de la tête aux pieds, comme un enfant. Il en était venu à ne pouvoir plus mettre son pantalon sans sa femme... Despotiquement, elle infligea son ordre et son équilibre de bourgeoisie à ce Benjamin de l'Extase qui crut, dans sa simplicité d'innocent, avoir besoin de l'autre, et lui prit son âme en échange... Il y a aussi l'Histoire d'un chien consolé toute la nuit par madame Hello pour qu'il ne troublât pas le sommeil du "cher malade", anecdote quelque peu déshonorante pour son mari... L'ordure bourgeois de madame Hello qui fut, en réalité, le désordre même de l'enfer ; l'équilibre, le bon sens, la dignité, la juste mesure, la saine raison, dont elle creva son mari, se réduisirent, en fin de compte, à cet avilissement dernier que je ne vois pas le moyen de nommer autrement que le délire de la réclame."

Voilà un échantillon entre cent, de la charité du grand catholique Hello. Il avait une conception à lui de la mission de l'écrivain de l'absolu : il fallait, comme Verlaine, se coucher saoul les deux pieds plantés dans la face de sa jeune femme ; il fallait ne pas se laver, ne pas s'habiller trop bien, ne pas paraître convenable aux yeux des bons vivants. Or, je ne tiens pas du tout à ce genre de mission. Je me lave de temps à autre, je m'habille de mon mieux et je ne puis sup-

porter sans m'ennuyer une maison en désordre. Cela dit, je suis persuadé que le mendiant ingrat pourrait passer, dans tout milieu propre et pondéré, pour un goujat.

LE REVENANT DU MOYEN AGE

Bloy ne s'est jamais réconcilié avec les conséquences de la Renaissance, qui marquaient une étape essentielle de la civilisation humaine. Lentement, péniblement, les hommes étaient sortis des ombres du moyen âge, pour revenir à la lumière des cultures antiques mariées à un catholicisme devenu plus humain.

Je suis pleinement de l'avis de Giovanni Papini, qui, dans les *Nouvelles littéraires* du 4 juin dernier, écrivait :

"Pour moi, je crois que le secret de la Renaissance et de sa grandeur se trouve dans la réconciliation de l'homme avec lui-même et sont son itinéraire nouveau vers Dieu."

"Au Moyen Age, l'homme était presque anéanti devant Dieu. Dans l'âge moderne, Dieu est presque aboli à l'égard de l'homme. Pendant la Renaissance, l'homme retourne à côté de Dieu, reprend sa dignité divine et terrestre, devient, dans un certain sens, collaborateur de Dieu."

"Au commencement du Moyen Age, l'homme n'était qu'un atome spirituel destiné à se noyer en Dieu. Dieu était la seule, l'unique existence, et toute la vie tendait à Dieu. Le mot de prédilection des moines, des anachorètes, des mystiques, des moralistes et des saints était l'*ananciamment*. La vie parfaite, pour l'homme, c'était la suppression progressive de lui-même."

"La littérature consistait en manuels ascétiques, en vies de Bienheureux, en commentaires aux Ecritures, en itinéraires à Dieu, en Sommes théologiques. La poésie épique chantait les défenseurs de la Foi et ceux qui portaient en quête du sang du Christ. La poésie d'amour, elle-même, semblait souvent un guide spirituel pour l'adoration de créatures surhumaines et quasi désincarnées afin de mieux conduire au ciel les amants. L'art était appelé, avant tout, à représenter la majesté hiérarchique du roi de l'Univers et de la Mère de Dieu. Tout au plus, de quelques-uns de ses disciples privilégiés et transfigurés."

"Le christianisme médiéval était devenu inhumain par la faute des gnostiques hellénistiques, du monarisme oriental, du mysticisme nordique. C'était à l'Italie — terre promise de l'harmonie — de retrouver la sérénité humanité de l'Evangile et le franc naturel de l'Ancien Testament. Entre Byzance iconoclaste et le Nord masochiste, l'Italie revendiqua les droits des images et des joies, c'est-à-dire la divine intégrité des créateurs."

"La grande découverte de la Renaissance italienne fut donc de rendre à l'homme ses droits et son héritage intégral. A tout l'homme, point seulement à l'homme des syllogismes et de la contemplation."

"Ce fut, à bien considérer les choses, une découverte chrétienne plutôt qu'un retour au paganisme."

"Dans les siècles les plus obscurs du Moyen Age, on avait trop nié l'homme au profit de Dieu. Pendant la Renaissance, l'homme s'affirme et ressuscite non pas en antagoniste de Dieu, mais uni à Dieu, interprète et représentant de Dieu, participant à la divinité."

"Le secret de la grandeur de la Renaissance consiste précisément dans le fait qu'elle a réuni à nouveau ce qui n'eût jamais dû être séparé : Dieu et l'homme, le Dieu qui se fit homme et l'homme qui devint Dieu."

Ce passage de Papini se résume par une parole inoubliable du grand Pascal : "Ni ange ni bête. A vouloir faire l'ange, on fait la bête." Or, Léon Bloy a passé sa vie à faire l'ange. Et ses peintures transformèrent en démons la plupart des autres hommes. Ce n'est qu'enfantillage détestable.

L'auteur de *La Femme pauvre* n'a rien d'un théologien ni d'un philosophe ni d'un penseur. Il sent fortement et par explosions. Ce ne sont pas des pensées, qu'il nous sert, ce sont des éclats de faux mystique en monopole d'absolu. Au milieu de toutes ses tempêtes de croyant exclusif et exterminateur, on rencontre une foule de bonnes et fortes vérités, je le répète. Parfois, il nous transporte bien haut, mais je ne crois pas, je ne croirai jamais, qu'on puisse former une jeunesse au bon sens, à l'équilibre, à la vie pratique (si nécessaire), avec les morceaux de cet éternuement en mal d'infirmité égocentrique et excéntrique.

Valdombre — je le regrette — prend occasion d'un article d'un de nos collaborateurs pour m'accuser d'anticléricalisme. Il adopte par là la méthode de combattre de tous les crétins qu'il a, depuis que nous luttons pour une cause essentielle, cherchent des arguments contre nous.

Mais, contre le clergé, nous n'avons jamais été aussi dur que le fut Léon Bloy lui-même. Pour me défendre, je dois citer, ici, certains passages, qui, écrits dans la province de Québec, auraient valu à leur auteur toutes les foudres de l'excommunication. Voici ce que Bloy écrivait des prêtres mondains, dans *Le Sang du Pauvre* : "C'est le prêtre mondain qui dit au riche : 'Il y aura toujours des pauvres parmi vous', abusant, pour le danner un peu plus, de la parole même de Jésus-Christ. Il est nécessaire qu'il y ait des pauvres et, s'il n'y en a pas assez, il faut en faire. 'Heureux les pauvres', est-il dit encore. En les multipliant, vous multipliez le nombre des heureux... Jésus est sur l'autel, dans son tabernacle. Qu'il y reste. Nous autres, les ministres, nous sommes à notre affaire qui est d'attraper de l'argent par tous les moyens compatibles ou incompatibles avec la dignité de notre soutane... La richesse est agréable au Seigneur et c'est pour cela qu'il a comblé Salomon. Le *Vae divitiis* que prétendent nous opposer quelques anarchistes est une erreur visible de transcription, introduite vraisemblablement par l'un ou l'autre de ces moines bêtes et pousseux, qui déshonorent longtemps l'Eglise... A la porte les pauvres, ou du moins très près de la porte, dans les bousculades et les courants d'air... Quand l'apôtre dit que le mariage est un grand sacrement, il faut l'entendre des mariages riches. Autrement, cette parole n'aurait pas de sens. Il n'y a de grand que ce qui rapporte... Le mariage de la Sainte Vierge et de Saint Joseph a dû être un tout petit mariage... Il y a enfin les quêtes saintes et profitables, dernier mot de la théologie purgative et illuminative, qui sont l'implicite congé du pauvre..." J'en passe, et des meilleurs. Je citerais bien des invectives contre le pape, notamment Benoît XV, mais j'ai peur de porter le scandale chez les âmes simples. (Remarquez encore que

je ne cite ces passages que pour répondre à l'accusation d'anticléricalisme portée contre moi par Valdombre au sujet de Bloy.)

LE RICHE EST-IL NECESSAIREMENT DAMNE ?

C'est une banalité que de parler des abus de la grande richesse et de faire appel à la charité des possédants. C'est là un article de prédication constante.

Mais la haine des possédants doit-elle aller si loin qu'il faille les abominer tous et leur supposer une âme infernale ? C'est pourtant dans cette disposition que Bloy écrit, quand il parle des riches, lui, le mendiant ingrat, qui avait pourtant besoin de moins pousseux que lui pour vivre. S'il n'avait eu personne à taper, de quoi aurait-il vécu ?

Je connais des hommes qui ont travaillé toute leur vie à des entreprises utiles et qui y ont amassé un pécule pour leurs vieux jours et pour leurs descendants. Doit-on les abominer ? Ils sont pourtant courageux, loyaux, honnêtes. Ils ont vécu suivant leur époque, obligés qu'ils étaient de faire partie d'une société humaine où il faut des chefs d'entreprises et où ceux-ci ne sauraient, sans se condamner à une sorte de mort, se passer du fruit de leur travail. Léon Bloy les excère : "Le sang du riche, écrit-il, est un pus fétide extravasé dans les ulcères de Cain. Le riche est un mauvais pauvre, un guenilleux très puant, dont les étoiles ont peur... Le droit à la richesse, négation effective de l'Evangile, déraison anthropologique du Rédempteur, est inscrit dans tous les codes. Impossible d'arracher ce téna sans déchirer les entrailles, et l'opération est urgente. Dieu y pourvoira. — Tu n'as pas le droit de jouir quand ton frère souffre ! hurle chaque jour, de plus en plus haut, la multitude infinie des désespérés."

Où, je sais que l'on dira : "Léon Bloy plaiderait pour le pauvre. Il voulait la charité du riche." Ce n'est pas ça. Lisez-le et vous verrez. Bloy a la richesse en horreur. Il ne l'admet pas. Il ne consent pas à ce qu'un catholique ait de l'argent. La possession des biens de ce monde, d'après lui, est un péché en soi. Il veut un peuple de gueux. C'est son idéal.

Toute la doctrine de cet homme tient dans la nécessité de souffrir, dans la fuite de la joie, dans le renoncement à tout ce qui fait la douceur d'être. Il renie la matière. Répétons-le, il faut bécotter l'ange, si bécotement, que toute sa vociférante littérature, toutes ses prêches de bibles et de pisseraigne sont illisibles au commun des mortels et ne sauraient porter aucun fruit. Pour des Canadiens français surtout, la mise en pratique de ses conseils serait la mort certaine de toute la nationalité. Bloy ne peut nous conseiller qu'une chose : devenir collectivement des mendiants.

Jean-Charles HARVEY

Note. — Je n'ai pas à répondre aux attaques plus ou moins personnelles que fait contre moi mon ami Valdombre. Elles sont d'ailleurs fausses en majeure partie. Il suffit, pour l'heure, de montrer un peu l'esprit de Léon Bloy. J'y reviendrai peut-être une autre fois. Ensuite, je me ferai un plaisir de citer quelques-unes des meilleures pages de cet écrivain remarquable tout de même.

J.-Ch. H.

THÉÂTRES, LETTRES ET ARTS

LA SCÈNE et L'ÉCRAN

"Holiday"

(AU PALACE)
Ce film, presque entièrement développé par un dialogue adroit, spirituel, est huppé, parfois pathétique, et plus souvent amusant. Il a surtout été fait avec le meilleur goût. Chacun éprouvera de la sympathie pour le héros, l'héroïne et son frère, trois personnes qui souffrent de la cause de mensonge. La fin ne devrait pas manquer de plaire grandement à tous.

Quand Doris Nolan, fille d'un banquier millionnaire (Henry Kolker), présente à sa famille Cary Grant, jeune "self-made man" dont elle s'est éprise, elle procure beaucoup de bonheur à sa sœur (Katherine Hepburn), qui hait leur existence renfermée et conformiste. Elle et son frère (Lew Ayres) sont différents du type habituel des enfants riches, désireux leur indépendance et cherchant à fréquenter les gens ordinaires. Tout va bien jusqu'à ce que Grant fasse connaître ses intentions, qui sont d'épouser Mlle Nolan et de partir avec elle pour une partie de plaisir qui durera aussi longtemps qu'il aura de l'argent; après cela, il se remettra au travail. Mais Mlle Nolan et son père s'opposent tous les deux à ce projet, car le banquier avait déjà tout arrangé pour faire entrer Cary dans sa firme. Mlle Hepburn, qui aime profondément Grant, tente de convaincre son père de se rendre à ce qu'il désire; mais cette dernière lui dit de se mêler de ce qui la regarde. Grant veut bien entrer dans la banque de son père, mais quand elle-ci revient à la charge, en ce qui concerne la lune de miel, et la façon dont les époux devront vivre, Cary constate que Doris Nolan n'était pas fait pour la vie qu'il rêvait, et rompt les fiançailles. Il part pour rejoindre ses deux meilleurs amis, qui s'en allaient cette nuit-là vers l'Europe. Et Mlle Hepburn, réalisant que sa sœur n'a jamais aimé Grant, dit adieu à sa famille et se précipite à la poursuite de celui qu'elle adore...

"J'accuse"

(AU CINÉMA DE PARIS)
"J'accuse" est une œuvre de grande portée. De ce film, qui nous ramène Victor France, toujours égal à lui-même, et l'émouvante Lise Noro, on gardera le souvenir des morts de la guerre et de leur sacrifice. Renée de Villers et Jean Max font également partie de la distribution, ainsi que les "Gueules Cassées".

"Kidnapped"

(AU CAPITOL)
Ce film est un bon mélodrame tournant autour de la rébellion écossaise du XVIIIe siècle. Il y a du romantisme, de l'aventure, un sentiment très humain. Warner Baxter est toujours un admirable acteur; Arleen Whelan la seconde bien. Tous deux jouent de la sympathie pour Freddie Bartholomew, un gaminnet qui a des principes, qui se trouve innocemment compromis avec le chef des rebelles et doit surmonter bien des obstacles avant d'entrer en possession d'un héritage qui lui revient de droit. Quelques situations tiennent l'auditoire en suspens. Ainsi, quand l'oncle de Freddie tente d'envoyer le garçon à sa mort, l'histoire ne devrait pas manquer de plaire.

Alan Breck (Warner Baxter), chef des rebelles écossais qui combattent le cruel système de taxes imposé par les Anglais, enlève David Balfour (Freddie Bartholomew), seul témoin du meurtre d'un percepteur de taxes par un des rebelles. David déteste d'abord Breck, croyant que les rebelles sont des criminels, mais il vient à changer d'idée. Breck insiste pour que le meurtrier quitte le pays; mais ce dernier refuse, ne voulant pas s'en aller sans sa fiancée, Joan MacDonald (Mlle Whelan). Breck part pour la chercher, accompagné de David. Ce dernier s'en va au château de son oncle pour découvrir qu'il est le réel possesseur de ce domaine et voir son oncle attenter à ses jours. Breck lui aidera à rentrer en possession de ses biens, mais se trouvera lui-même capturé et risquera la pendaison. Cependant, il en sera quitte pour l'exil et le mariage, ce qui vaut encore mieux.

Comme attraction supplémentaire: "Walking Down Broadway".

"You and Me"

(AU PRINCEPS)

George Raft, ex-forçat, est déterminé à se réhabiliter. Il travaille au magasin à rayon d'Harry Carey, un philanthrope qui croit devoir donner une chance aux bagnards libérés. En plus de Raft, d'autres anciens prisonniers travaillent à son magasin Barton MacLane, un "racketeer" ne réussit pas à ramener Raft au banditisme. George s'empare de Sylvia Sidney, une compagne de travail, et lui dit son passé. Elle l'épouse, sans lui dire qu'elle aussi a servi un terme d'emprisonnement. Quand il le découvre, il l'abandonne et décide de travailler avec MacLane et la vieille bande pour dérober le magasin. Mais Sylvia découvre leur plan et s'arrange avec Carey pour confondre les voleurs quand ils apparaissent. Croyant qu'elle est une détraquée, Raft est dégoûté. Mais elle fait aux mauvais garçons une conférence, leur prouvant que le crime ne paie pas et leur fait honte d'eux-mêmes. Puis elle disparaît. Raft a le cœur brisé quand il apprend qu'elle va avoir un bébé. Après des mois de recherches, il la découvre dans une maternité. Ils se réconcilient.

Font aussi partie de la distribution: Roscoe Karns, Geo. E. Stone, Warren Hymer et autres. Fritz Lang a produit le film.

Au même programme: "Mama Runs Wild".

"Boissière"

(AU SAINT-DENIS)

On nous sert un film, tiré d'une œuvre de Pierre Benoit, dont l'ensemble témoigne d'une qualité d'humanité profonde et d'un grand tact. Voici la trame: Le père de Le Barrois s'est, autrefois, suicidé, ruiné par une danseuse, Adolphe Hébert. Le Barrois, au début de la guerre, se réfugie dans un château qui est accueillant aux soldats français fugitifs. Il y rencontre la châteline: c'est l'ancienne danseuse Hébert. Après la première entrevue orageuse, il s'apaise et ressent pour elle un sentiment plus tendre, partagé d'ailleurs. Mais dénoncée par deux soldats jaloux, Adolphe est arrêté et exécuté. L'intervention de Le Barrois auprès d'un général allemand ami d'Adolphe n'aura pu la sauver.

Cette production est brillamment interprétée par Lucien Nat, Spinnelly, Pierre Renoir, Yonnel et Suzanne Després.

Aussi au programme: "3 jours de perm".

ENTRE DEUX SAISONS

Le M. R. T. français

Dans La Presse de samedi dernier, Jean Béraud publiait sur la section française du M.R.T. un article excellent. Si je n'avais annoncé il y a une semaine déjà un papier sur le même sujet, j'aurais certainement évité d'en traiter si tôt après cet éminent confrère. Mais puisque j'ai dit que je parlerais du M.R.T. français, je le ferai... brièvement, dans le seul désir de servir en quelque chose cette œuvre digne d'encouragement.

Il faut d'abord féliciter de leur travail et de leur désintéressement tous les jeunes artistes qui n'ont ménagé ni leur temps, ni leurs efforts pour faire de la saison précédente un succès. Sans attendre aucune rétribution, ces jeunes gens et ces jeunes filles s'astreignent à des répétitions nombreuses, longues, fatigantes, afin de mieux maîtriser des rôles souvent difficiles pour le peu d'expérience de la scène qu'ils ont encore; ils travaillent ferme à acquiescer ce métier d'acteurs que tant de cabolins sans culture valaient sur toutes les planches, du moment qu'il y a quelques dollars à gagner. Mais quand on est témoin du jeu sobre, naturel, dégagé d'une Judith Jassin ou d'un François Lavigne, quand on entend leur diction impeccable, on se rend compte des mérites d'un tel entraînement.

Pas plus qu'ailleurs, tout n'est pas parfait au M.R.T. Mais ce serait une injustice impardonnable que de ne pas rendre hommage à l'effort sincère, généreux des jeunes acteurs qui nous préparent notre théâtre de demain, plus raffiné et plus élégant que celui qu'on a connu par le passé, au temps de sa plus grande popularité.

Il convient ensuite de témoigner de la reconnaissance aux auteurs qui se sont donné le mal d'écrire des pièces quand l'art dramatique n'est pas ici l'occupation la plus lucrative à qui on puisse se livrer. Au moment où elles furent présentées, il fallait faire les restrictions qui s'imposaient; encore, on peut réclamer des améliorations dans la production à venir. Mais, dans l'ensemble, il faut reconnaître une tentative digne d'éloges.

Enfin, après s'être incliné devant Mlle Martha Allan, qui a tant fait ici pour

la cause de l'art, il faut adresser à M. Mario Duliani, metteur en scène et directeur, les félicitations les plus vives. Il est l'âme dirigeante du M.R.T. français. Il est l'instigateur du magnifique mouvement auquel nous avons assisté cette dernière saison.

M. Duliani s'est multiplié pour assurer le succès de sa troupe. On l'a vu à tous les emplois. Non content de diriger et de faire la mise en scène, il a bien voulu retoucher les textes, remettre debout des scènes entières, qui n'étaient pas — dans la version originale — des mieux adaptées au théâtre, aider de son expérience les auteurs débutants... On peut être assuré qu'il s'est occupé également des costumes, des décors... Directeur, metteur en scène, auteur dramatique, décorateur, costumier, inspirateur, propagandiste, il a tout fait, il a vu à tout.

La saison prochaine semble devoir être plus intéressante encore que celle qui se terminait au Plateau le 11 mai. Quatorze pièces déjà — dont deux en trois actes — ont été soumises au M.R.T. français. M. Duliani aura le choix. Il n'aura ainsi pas besoin, comme l'an dernier, de recourir à l'occasion un acte entier afin que les répétitions puissent avoir lieu aux dates prévues, et que le matériel ne manque pas à la jeune troupe. Ce n'est pas, en somme, qu'il soit mauvais que M. Duliani mette son talent au service de nos apprentis-dramaturges; mais ce n'est peut-être pas là le moyen le meilleur de les former, et lorsqu'il y a concours, les jeunes gens réduits à leurs seules ressources se trouvent handicapés et ne peuvent rivaliser avec ceux qui bénéficient d'une aussi belle science du théâtre. Et puis, M. Duliani s'impose déjà une tâche de titan; il n'est que juste que chacun fasse sa part de travail et que le directeur n'ait pas à faire le boulot des autres, aussi porté qu'il y soit par son obligeance naturelle.

Mais, telle qu'elle s'annonce, féconde et fructueuse comme jamais, la saison 1938-39 à la section française du M.R.T. ne devrait pas laisser grand répit à M. Mario Duliani.

E.-Ch. H.

RONDIN et ENCENSOIR

Les rondins?... de la p'tite bière... comparés aux exégèses de Berthelot.

Au fond, cher Brunet, ces "biens-pensants" que vous démolissez ne veulent rien d'autre...

... ou plutôt deux, sauver votre âme et vous écriper en douce...

A propos, enfant terrible de la critique, voulez-vous rigoler? Eh! bien, lisez "Valdombre en souyers d'boeu"... c'est le fin du fin...

Le jeune portraitiste vous prévient dès le début qu'il y a, dans son portrait, analogie avec "Anatole France en pantoufle"... Tu parles!

L'interview et le portrait, voilà la combine des parasites du journalisme.

... en quelques paragraphes, ils vous font voir de parfaites nullités se changer en grands hommes; des politiciens véreux se métamorphosent en philanthropes, de misérables gratte-papiers, se muent en auteurs célèbres (je ne parle pas de Valdombre); d'ignares cabolins se transforment en grandes vedettes... pouah!... c'est dégueulasse...

Cherchez la femme...

Quelle galéjade, ce salon littéraire! On y parle de tout, sauf littérature...

La plus humble des dactylos lisant un bon auteur sur un banc du Parc Lafontaine, est, à mon gré, plus intéressante que la plupart de ces salonnards plastonnant entre la poire et le fromage... sens propre et figuré...

Nous, les barbares du "Jour", ne pouvons parler d'art italien. Ce décret, promulgué à la Casa d'Italia, nous l'interdit sous peine du plus grave des châtements... l'huile de ricin.

Etant barbares parce que profanes en "croûtes" canado-italiennes, nous abandonnons le côté artistique de la fameuse fresque pour parler de son aspect politique...

Nous posons la question à M. Louis Francoeur, grand esthète civilisé et fasciste, ainsi qu'à son grand ami, Signor X., non moins grand esthète civilisé et fasciste: Est-il convenable d'exposer, artistiquement ou non, la gueule de quelques massacreurs de nègres dans la voûte d'une église montréalaise?

Nous attendons la réponse de "La Déformation Littéraire" et de "Au coin de la rue".

Les fêtes de l'île Sainte-Hélène, qui nous dit que ce n'est pas là l'origine de "Notre Bonheur"?

Je serais honoré de connaître le correspondant de Québec. Merci pour les bonnes paroles. Vous pourrez, en vous nommant, avoir mon numéro de téléphone au "Jour".

Voici un exemple classique de "critique conspécutive" que je cueille pour vous dans une petite feuille de province... elle pourrait très bien s'intituler "La Fanfare de mon Pays"!

"Dimanche dernier, avait lieu l'ouverture de la saison des concerts au parc X. L'Harmonie, toujours désireuse de donner de la bonne musique, nous présentait un véritable régal musical..."

C'est déjà dans le ton et la forme de "La Déformation Littéraire", mais continuons...

... "La marche (nom du patelin)", composition du directeur (directeur) de l'Harmonie, Signor Y (tiens, un autre!) était d'une allure superbe, vive, gaie et entraînante...

Quelques coups superflus d'encensoir, ça ne peut toujours pas nuire...

... "Desert Song", extrait de l'opérette de ce nom, donna à nos musiciens l'occasion de faire connaître leurs capacités musicales (sans parler des autres...) ... la fantaisie orientale "Dans le Jardin d'un Temple Chinois" fut goûtée, ainsi que Rigoletto de Verdi (quel concert! tout un opéra pour une pièce).

Mais tenez-vous bien, voici le bouquet...

... "Félicitons l'Harmonie de (nom du patelin) de la haute valeur de son programme musical et espérons que ce corps musical (???) continuera à nous donner de la musique de cette envergure (sic). Il est vrai que tous ne goûtent pas pareillement ces concerts (je comprends!) mais, ils servent à instruire le public (nom, mais!!) et à lui faire aimer la plus belle musique de fanfare..."

Avec ça, on fausse bien un peu le goût, mais peu importe, tout le monde est content, on a fait de la "critique constructive"...

L'Avenir du Nord, parlant des concerts symphoniques en plein air, nous dit que "le site idéal, leur qualité, la réputation des chefs d'orchestre, le prix d'admission inciteront les mélomanes à se rendre au chalet de la montagne"...

Parle ou coquille, elle est amusante.

Mais oui, nous l'avons l'esprit français! C'est le Canada-Français qui le dit en ces termes: "Sur les genoux de nos mères et plus tard à l'école, nous avons été gratifiés de l'esprit français..."

Vous ne savez pas, vous non plus, qu'on peut faire de l'ironie sans le savoir...

Micro SCOME

Tout hôtel soucieux de plaire à ses clients, s'abonne au journal

« LE JOUR »

LES SPECTACLES

MONTREAL

Capitol: "Kidnapped", "Walking down Broadway".

Impérial: "Judge Hardy's Children", "Main Event".

Palace: "Holiday".

Princesse: "You and Me", "Mama runs Wild".

Cinéma de Paris: "J'accuse".

Saint-Denis: "Boissière", "3 Jours de Perm".

Beaubien: "Gigolette", "Coeur de Rouge".

Electra: "Tundra", "Carnival Queen".

QUEBEC

Cinéma de Paris: "La Dame de Pique", "Un Meurtre a été commis".

Canadien: "La Danseuse Rouge", "La Fessée".

Victoria: "Drôle de Drame", "Le Fraudeur".

SHERBROOKE

Cinéma de Paris: "Femmes", "L'Emprunte Rouge".

TROIS-RIVIERES

Cinéma de Paris: "La Tour de Nesle", "Le Club des Aristocrates".

ST-HYACINTHE

Corona: "L'Homme du Jour", "Le Mari de la Reine".

ST-JEROME

Rex: "Double Crime sur la Ligne Maginot", "Le Malade Imaginaire".

THEATRES ET CONCERTS

Stade Delorimier: 3ième Gala du Bon parler Français, 5 juillet.

HOTELS

Windsor

Ritz-Carlton

Mont-Royal

Queens

Pennsylvania

De La Salle

Ford

A TROIS-PISTOLES

Hôtel Victoria

RESTAURANTS

Chez Stien, 505 est, rue Dorchester.

Chez Pierre, 1263, rue Labelle.

Café Martz, 1521, rue de la Montagne.

Krausman's Lorraine Grill, 1197, carré Phillips.

Café Paul, 52 ouest, rue St-Jacques.

Au Lutin, 753, St-Grégoire.

Moffbrau, 1192 ouest, Ste-Catherine.

Restaurant De la Salle, 1242 rue Drummond.

AUBERGE FRANÇAISE

Rendez-vous des gourmets: Aux Deux Lanternes, Cap Saint-Martin (Route No 11).

A QUEBEC

Kerhulu

Clarendon

Le Château Frontenac

Hôtel St-Louis

Hôtel St-Roch

Hôtel Montcalm

CLUBS

Piccadilly

Terrasse Normandie, Hôtel Mt-Royal.

Chez Maurice

Embassy Cabaret

Sagovay

Tic-Toc

Club Versailles

CHRONIQUE RADIOPHONIQUE



Tiens, les yeux d'Héliotrope se désolent! Le blond critique commence à voir les effets du "piston" à la radio et ailleurs...

... mais mon cher, votre haine pour les combinards, n'est que trop justifiée. Dans ce cas, il n'y a qu'une chose à faire: les tondre...

Tombez, tombez mon enfant, et surtout, n'ayez crainte... ils sont tellement féroces...

Ne pas savoir lire et être de mauvaise foi, voilà deux grandes lacunes pour un "menuisier" qui a des prétentions à la critique.

Voyons quand même un peu ce qui m'a valu ce "madrier de quatre pouces" qui, entre nous, est aussi insignifiant qu'une chute de mouche dans le lorgnon de Médéric.

Mon premier grand crime est d'avoir un pseudonyme qui n'est pas drôle. Peut-être assez bête!... juger de la valeur d'une chronique par le sens d'un pseudonyme...

J'aurais aussi des prétentions à l'infailibilité d'information. Propos d'idiot. Ceux qui me lisent savent que je donne très peu d'informations, et les trois ou quatre primeurs données ici se sont réalisées non pas parce que j'ai su infailiblement, mais parce que j'avais pris mes renseignements aux bonnes sources... c'est simple.

Enfin, je me serais amusé à faire imprimer, depuis quelques semaines (seulement!) des allusions touchantes (mon-doux!) au sujet de l'entrée de Valdombre à la T.S.S....

Pauvre imbécile, avez-vous oublié que d'abord, j'avais donné la nouvelle sous une forme dubitative, et qu'ensuite, je l'ai confirmée, et qu'en troisième lieu, je me suis excusé auprès de Valdombre, ne le sachant pas si sensible...

Mon cher "menuisier", de deux choses l'une. Ou vous êtes complètement bouché,

ou vous êtes de mauvaise foi. Vous écrivez: "...si Valdombre consent à écrire pour la radio..." Mais c'est déjà fait mon pauvre vieux, on le sait! et depuis longtemps... n'y aurait-il que vous à l'ignorer?...

Je veux bien croire que mon information est faillible... mais la votre mon cher...

Non, décidément, vous feriez mieux de retourner à vos rabots et égoïnes, la chronique radiophonique ne vous va pas...

Micro SCOME

POLEMIQUE

En marge du prix Jean Lallemand

Je ne suis pas le premier, cher M. Guido, à vous faire remarquer que vous êtes mauvais joueur.

Vous vous abritez derrière l'anonymat pour bombarder d'injures les deux concurrents du Prix Lallemand. Ce procédé manque de dignité et me dispense de croire à votre sincérité.

Quel but poursuivez-vous donc? Cet assemblage de mots: "Créateur, religion universelle, soviets, rouges, courtoisies de Paris", donne l'impression que cet article a été écrit à l'intention de directrices de pensionnats, qui ont charge d'âmes, pour les mettre en garde contre ces prédateurs "retours-de-Paris".

Qui est Guido? A défaut de connaître son nom, nous pourrions peut-être, par le ton de son article, trouver au moins l'effluve ou on l'a mijoté.

Voyons. "Pas de tradition musicale en France", "Musicalité plus que sujet à caution", "Rares exceptions", "Étoiles de seconde grandeur", "Notre jeune peuple qui est à peine né", (mais, que diable, ce peuple n'est pas tombé de la planète Mars. Ses ancêtres, avant d'être ici, étaient connus par sur le globe).

"Les vrais sources de la musique en Allemagne", (nous en reparlons tout à l'heure), "Lignée ininterrompue de musiciens, trouvant son plus haut sommet chez Nicholas Medtner" (tout de même, il exagère un peu. Medtner grand pianiste, grand interprète, très bon, mais en lui le Bach du XXe siècle. Hém! Peut-être le Bach du XXe siècle, mais encore peut-être assimilé qu'à la super-élite de l'espèce humaine telle que constituée par le créateur! Cette admiration sans bornes vouée à Medtner ne s'expliquerait-elle pas par une étroite amitié? Mais, alors, inutile de chercher plus longtemps.

Si vous le voulez bien, relisons ensemble quelques passages de cette belle éducation:

"Voulait forcer ses facultés de l'homme à assimiler des idées qui, tout en étant possiblement assimilables par d'autres espèces créées différentes de nous, ne peuvent trouver aucune base d'entente en notre nature humaine telle que constituée par le Créateur, c'est faire injure à la Vérité, c'est violer la Loi naturelle".

En langage clair, cela veut dire, si je ne m'abuse, que nous avons écrit une musique possiblement assimilable pour quelques espèces d'animaux. Le créateur n'a pas ici une place de choix. Je prends à mon compte, en la modifiant quelque peu (ce n'est pas souvent que je vous ferais des emprunts) un autre phrase: "Les mots ne constituent pas à eux seuls la prose; ils n'ont pas après tout l'enveloppe d'une amande, d'un fruit. Si l'amande est échée, il le fruit est sans saveur." Dans ma musique, le fruit est sans saveur; dans votre prose, pardonnez-moi, il est gâté.

Pourquoi m'étonner de cette injure. N'est-il pas connu que, dans un certain milieu à Montréal, en plus de la germanophilie, de l'anglomanie et de la francophilie, on y monnaie aussi la grossièreté!

"Mais quand il s'agit d'un peuple qui, comme le nôtre, est encore dans l'enfance de l'art, d'un peuple qui, au point de vue musical, en est encore à faire ses dents, il est gravement imprudent, pour ne pas dire criminel, de lui tendre des appâts douteux et mensongers, et de l'engager publiquement, sous le manteau de l'autorité civile ou autre, dans des aventures hasardeuses qui risquent de l'éloigner, à tout jamais, de la vie du salut." Oh! là! là! comme vous y allez.

Qui sont les menteurs, les criminels? Nous sans doute les compositeurs, et vous les membres du jury, les membres du comité et, en général, vous tous qui, de loin ou de près, avez eu une responsabilité à prendre dans ce concours.

Je ne veux pas à la Société des Concerts Symphoniques d'avoir inscrit à un programme, il y a une couple d'années, trois chansons quelconques de je ne sais qui. Vous ne vous souvenez pas? Cette musique sous-écrite sous trois parties si peu différentes l'une de l'autre qu'on a cru entendre trois fois la même chose. Cette musique si monotone et dont la partie vocale est si gauchement écrite que, pour entendre la courageuse interprète, il fallait être, comme moi, au premier fauteuil. Personne n'a cherché noise à l'auteur. Et cependant, il y avait double erreur: on nous servait un appât douteux et on exposait l'avenir de l'interprète en lui demandant une chose impossible.

"La musicalité du peuple français est plus que sujette à caution". Si vous étiez professeur, M. Guido, je vous comprendrais sans vous justifier, de vous être couvert de l'anonymat. Il me paraîtrait le comble de la stupidité qu'un élève d'origines françaises paye des leçons de musique, pendant des années, à un professeur qui clame que notre musicalité est plus que sujette à caution.

Pour ce qui est de votre Mercure de France, je n'ignore pas qu'il y a à Paris, comme ailleurs, de mauvais GUIDO pour oublier que la musique, si l'on entend par musique celle à plus d'une partie, trouve ses sources en France et en Angleterre et qu'en initiant l'Italie, la France a préparé l'école païstinnienne, que c'est l'Italie qui, pendant près de deux siècles, tient la première place bien que, dans le même temps, il y ait en France et en Angleterre plus de musiciens marquants qu'en Allemagne. Puis, il y a l'époque de Bach, un Allemand celui-là et le plus grand de tous et de tous les musiciens, y compris Medtner.

Mais ceux qui ont un peu de culture n'ignorent pas tout ce que Bach a dû à l'Italien: Frescobaldi dont il a copié les manuscrits; Vivaldi dont il a arrangé les concertos pour diverses combinaisons. Aux clavecinistes anglais... et français, ne vous en déplaise.

Qui ignore l'histoire de la musique italienne dans toute l'Europe, du vivant même de Bach? Qui niera l'italianisme de Haendel? Qui ignore, à part de ceux de nos fidèles qui ont perdu jusqu'à la curiosité de puiser à d'autres sources que la vôtre, que le fils du grand Sébastien, obéissant à un mouvement irrésistible, fit volte-face, prit la tête du mouvement à base de mélodie et de technique italienne qui devait donner l'art classique allemand, c'est-à-dire Haydn, Mozart?

Vous parlez de musique mensongère. Si l'on peut mentir en musique, combien plus facilement peut-on le faire en prose. Qui de nous deux ment, vous qui affirmez que les sources de la musique sont en Allemagne et qui parlez d'une suite ininterrompue de grands artistes, ou moi qui affirme le contraire?

"L'âme française toute entière à la gaieté populaire, à la joie extérieure, ne l'est guère à la conception sérieuse de la musique." Je vous ferais remarquer que la joie n'est pas forcément extérieure et que sérieux peut être synonyme de grave, mais aussi d'ennuyeux. J'aime toutes les musiques pourvu qu'elles soient belles, mais je crois la musique gaie plus saine et plus réconfortante. Elle est aussi plus difficile à réussir quand elle reste distinguée. Faites-en l'expérience, "à titre personnel", bien entendu!

S'il n'y a que la musique des Allemands qui soit pour vous la vraie, je crains que vous ne connaissiez de tristes moments. Les plus beaux jours de la musique allemande sont comptés en terre américaine, à moins d'événements internationaux encore imprévisibles. Vous savez que la propagande se sert de tous les moyens, même de la musique. Les Allemands l'ont utilisée à souhait. Les Juifs qui ont des comptes à régler avec eux l'utiliseront dans un autre sens.

De plus, avant la guerre, les étudiants allaient en Allemagne. Depuis la guerre, un très grand nombre vont en France. Vous avez dû remarquer que les programmes radiodiffusés des États-Unis ont accordé une plus large place à l'œuvre des différentes nationalités européennes cette année, et cela tout naturellement aux dépens de la musique allemande qu'on nous servait beaucoup trop, soit dit avec tout le respect que j'ai pour elle.

Il se peut fort bien que dans quelques années votre germanophilie ne paye plus. J'ai peine à croire que vous ayez assez de dignité pour la défendre.

Il y aura peut-être un moyen pour vous de tourner la difficulté. Il y a à l'Extrême-Nord des peuplades qui, paraît-il, ont des chants d'une grande beauté. Pourquoi n'enrichiriez-vous pas ces chants d'harmonies aussi subtiles que ces chants eux-mêmes. La tâche serait difficile, très difficile, mais combien plus belle.

Avant de l'entreprendre, je vous engagerais à relire attentivement ce billet que vous nous avez dédié, depuis la phrase qui commence par ces mots: "Il va de soi que l'être humain est susceptible de perfectionnement... jusqu'à 'Un magnifique exemple de ceci nous est fourni dans l'œuvre de Nicholas Medtner' (exclusivement, bien entendu). Mais, attendons, j'y songe, c'est déjà fait. Vous n'avez vraiment pas de chance.

Claude HENRI

Montréal, Québec,

le 27 juin 1938.

à Monsieur Guido,

"LE JOUR",

Montréal, Québec,

Cher Monsieur Guido,

Un peu comme La Bruyère, j'ai toujours jugé de la valeur et du bon sens d'une idée au nombre de mufles et d'imbeciles qui la combattent! Et je vous assure que loin de vous trouver à plaindre d'être seul, je vous félicite et je vous admire.

Je n'en tiens pas particulièrement pour Medtner: je connais trop peu son œuvre. Et quand, comme moi, on ne connaît de la musique que ce qu'on a bien voulu apprendre à la sueur de son front, on aurait bien mauvaise grâce à se poser en juge infallible de LA musique: ce rôle va beaucoup mieux aux crânes dénudés, à béquilles majestueuses, et sous lesquels bouillonnent, en plus des dévils et des haines mal dissimulées, toutes les théories les plus abracadabrantes, pourvu qu'elles soient ultra-modernes!

Il faut avoir énormément de philosophie pour comprendre que l'art soit stable et que son expression en soit passagère! Moi, j'avais toujours cru que l'art, tel qu'on l'entend aujourd'hui (et même, tel qu'on l'entendait jadis...), c'était, en soi, précisément cette expression du Beau Universel; or, toujours à mon sens, il n'y avait vraiment d'art que lorsque cette expression était assez claire, assez nette, pour être comprise de tout le monde!

Mais voilà qu'on chambarde tout! Beethoven? Bah! c'est de la petite bière, comme on dit couramment; et je me demande pourquoi j'en parle! Quand on n'a pas réussi à bâtir autre chose qu'une Cinquième qui fait délirer des foules, on se doit de s'aplatir bêtement devant l'harmonie suave et le rythme varié d'un "Boléro" moderne bien construit! Bach? Mais allez donc! ce ne fut rien autre chose qu'un technicien de second ordre. Et puis, il est du passé; et le passé (magister dixit!) c'est la mort!

Vous avez grandement tort, Monsieur Guido, d'essayer de convaincre quelqu'un que le classicisme est un fait; vous avez encore tort de tenter de faire reconnaître le génie d'un Medtner; nous sommes bien français et les détecteurs sont innombrables qui s'emballeront volontiers pour n'importe quel pourvu que ce soit du nouveau!

Et puis, cher Monsieur Guido, je ne vous connais guère mais il me semble que vous devriez être assez vieux pour savoir qu'il y a, au fond, l'art, en général, n'existe qu'en fonction d'un certain snobisme de bon ton qui veut que tous les gens comme moi (et combien d'autres...) ne pensent pas, approuvent d'emblée toutes les théories que tel "maestro" suppose-venant veut bien leur servir! Medtner vient de n'importe où; c'est démodé et nous autres, les pauvres, "on avalue!"

Vous savez bien que même si un homme peut juger d'une omelette sans avoir jamais poudu, nous autres, les profanes, qui ne jugeons qu'avec notre goût et notre gros bon sens, nous n'avons pas le droit de différer d'opinion avec ces maîtres à béquilles! Ils décrètent avec un absolutisme qui ne souffre pas de réplique, et nous n'avons plus qu'à nous taire!

Voilà, en résumé, ce que je pense de votre polémique, Monsieur Guido; vous essayerez en vain de faire valoir vos idées: elles manquent de modernisme, de jamais-vu, de jamais-entendu et, surtout, elles ont beaucoup trop de logique! Aujourd'hui, c'est avec des idées et des mots révolutionnaires qu'on réussit, même en musique!

Naturellement, je comprends que vous regrettiez que l'on ne nous serve plus, dans ce domaine, que de l'acrobatie technique! Peut-être ne comprenez-vous pas que Debussy, Ravel, de Falla et consors ont voulu "peindre": je regrette infiniment d'avoir à vous le répéter après tout le monde: la musique moderne, c'est n'importe quoi. Si après des années d'études et une demi-heure de profonde méditation, vous parvenez à saisir un thème dans telle pièce qu'on a jouée, c'est de la musique, n'en doutez pas! Ça peut être une peinture en musique, un poème en musique: s'il y a des sons enchevêtrés, si vous avez l'impression, en écoutant ça, d'avoir un pied en l'air et l'autre à terre, si fatigante que soit votre impression, admettez à priori que c'est de la musique; ensuite, on ouvrira la discussion!

Je vous tire ma révérence, Monsieur Guido; les gens qui l'ont pris de si haut avec vous me dégoûtent, tout simplement. Je crois naïvement que les gentils-hommes saient discuter sans d'abord cracher leurs fielux ressentiments.

Ça m'a fait drôle d'avoir à vous faire la leçon sans vous connaître, mais tachez de ne pas m'en vouloir: comme vous j'ai le tort d'aimer la musique, la musique qui en est vraiment une; c'est au moins ce qui nous apparaît... et je sympathise de tout cœur, même si vous allez désavouer mes propos!

Jean PELLETIER

Charles Maurras

— II —

Nous ne le savons pas assez, l'Action française (1) était un petit périodique et qui pérorait, en dépit du talent de Charles Maurras et de quelques autres, jusqu'à ce jour bête qu'il reçut de quoi manger des mains maternelles, d'une vieille dame du Second Empire, pardon de Madame de Loyne tout simplement. Et savez-vous qui était madame, la respectable Madame de Loyne, que le gros Léon alla, emperlotté, englué, si bien qu'il put toucher la forte somme. Tout simplement, une de ses lionnes des années 1865, qui fut jolies à ce moment, et que le vieux Sainte-Beuve, contre un Napoléon tout neuf cajola entre deux lundis, et toute une fin de semaine, si je puis dire sans jeux de mots.

Elle gagnait son pain, et ce n'était pas du pain noir dans la galanterie de son temps. Vint la Guerre, l'autre, celle de 1870: cette donzelle se sentit soudain une âme de patriote, et, ses millions faits et bien placés, des placements de pères de familles, si elle ruinait les fils, elle voulait se convertir.

Donc, Madame de Loyne épousa quelque beau militaire, qui eut le bon sens de mourir assez tôt: elle l'aurait remplacé par quelque marin: ce qui lui donna un droit authentique à la particule et des opinions fort royalistes.

Dont profita le gros Léon, qui est avisé. Madame de Loyne voyait beaucoup Jules Lemaitre, qui aimait à l'entendre conter ses souvenirs sur Sainte-Beuve: c'est ainsi que Léon Daudet fit connaissance de la grosse vieille dame repentie et de son porte-monnaie.

Léon ne reculait devant rien. Compliments à propos de ci, congratulations à propos de ça. Elle était belle. Junon resuscitée de par la baguette de ce vieil égrillard de Sainte-Beuve. Ses formes plantureuses valaient à coup sûr les sveltes à la mode de 1908, ces tailles de saute. Et: "vous avez de l'esprit", et: "vous possédez un sens politique qui vous apparente à Joseph de Maistre, à feu M. de Bonald et au grand Le Play." Ainsi de suite. Pendant ce temps vous pouvez penser que le gros Léon ne perdait rien ni de la foie gras servi chez la bonne dame ni des perdreaux et qu'il enfournait ses trois bouteilles de vovvray.

Et pendant ce temps aussi, Charles Maurras, qui avait chippé la femme à Paul Souday, c'est le seul péché mortel d'ordre non mental qu'il n'ait jamais commis cet homme maigre, Charles Maurras végétal.

Et les millions de Madame de Loyne arrivèrent, je veux dire les millions de messieurs ses soupriants: Charles Maurras put s'acheter une redingote neuve, et Léon Daudet ajouter quelques bouteilles à son menu quotidien: c'est depuis lors qu'il est gastronome expert, le Brillat-Savarin moderne.

Au fond, cette anecdote, que tout le monde connaît, sauf les fanatiques, n'a rien à faire avec les idées de l'Action française, elle n'enlève pas un iota à ce talent que seuls les sots refuseraient à Léon Daudet et à Charles Maurras. Seulement, seulement... Seulement quand on parle de fonds secrets, il faut d'abord montrer patte blanche, et Charles Maurras (il fut plutôt naïf dans toute cette histoire) et Daudet ne le peuvent: ce journal bien pensant pense bien grâce à l'héritage d'une employée, qui n'eût pas toujours le plus haut perchoir, et qui monta d'échelon en échelon.

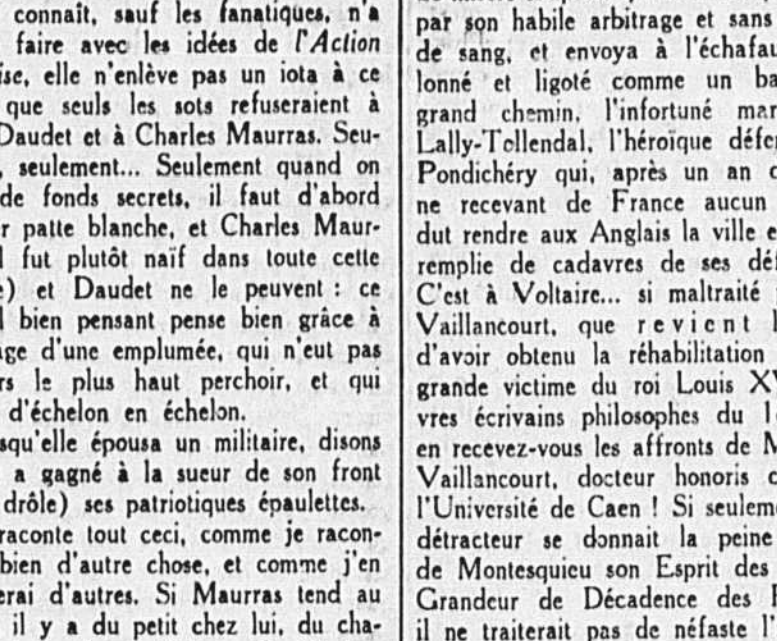
Puisqu'elle épousa un militaire, disons qu'elle a gagné à la sueur de son front (c'est drôle) ses patriotiques épaulettes.

Je raconte tout ceci, comme je raconterais bien d'autre chose, et comme j'en raconterai d'autres. Si Maurras tend au grand, il y a du petit chez lui, du chafouin, du renfermé. Suivez de Moréas, d'abord, qu'il encensait, sachant que cet orgueilleux aimait l'encens plus qu'homme au monde, qu'il encensait outre mesure, gracie-papier ici, là et là, théoricien de soupente à rédaction, il se hisse au grand journalisme, grâce aux munificences d'une ancienne... grande dame. Avouez que c'est amusant.

Aussi amusant que de les voir, tous ensemble se débattre comme des diables sous l'excommunication, eux qui ont prêté plus que personne l'infailibilité pontificale, et qui disent maintenant, comme les jansénistes (souvenirs peut-être de Sainte-Beuve et de son Port-Royal, par Madame de Loyne) qui disent: nous sommes catholiques, l'excommunication ne compte pas, nous ne sommes pas excommuniés.

Joignez que Charles Maurras, qu'on nous propose en exemple est un athée, qu'il n'a jamais cru qu'aux-idées-mères de Platon.

LA CIE DE MATERIAUX DE CONSTRUCTION LA SALLE LIMITEE



Le nouvel immeuble de la Compagnie de matériaux de construction La Salle Limitée, tel qu'il apparaît une fois terminé. Cet immeuble sera érigé sous peu à l'angle des rues Jean-Talon et Waterley, Montréal, Albert Hudon, propriétaire. — Architectes: MM. Tourville & Percut. M. F. H. Desrochers, directeur-général de la Sorel Steel Foundries Limited est président de la Cie de Matériaux de Construction La Salle Limitée.

Lettre ouverte

LÉGITIME PROTESTATION

A M. le Directeur,

Le JOUR, (Montréal).

Je me suis souvent demandé, pendant les deux années que j'ai passées au Canada, la cause de la sourde acrimonie et des attaques continuelles de certains Français-Canadiens, contre la France, leur patrie d'origine, la seule dont ils puissent se prévaloir et dont le souvenir devrait leur être cher. En dépit de la phrase de feu Denis B. Viger, si délicatement mise, par M. Emile Vaillancourt, en vedette du discours qu'il prononça l'été dernier devant les étudiants du Cours d'été de McGill, je ne pense pas comme l'ancien premier ministre du Bas-Canada, "qu'il n'y ait seulement entre la France et les Canadiens français une similitude de langage, ce qui n'implique nullement les mêmes affections et les mêmes sentiments". L'appel du sang français ne devrait jamais faillir et il est fâcheux qu'un homme arrivé au pouvoir comme Viger ait essayé d'effacer cette marque profonde portée par les enfants de ceux venus de France à la suite de Jacques Cartier, de Champlain, de Cavellier de La Salle et qui courageusement ont souvent scellé de leur sang la conquête du Canada.

Or, M. Vaillancourt, dans ce discours qu'il eut le mauvais goût de prononcer devant le groupe nombreux des étudiants américains qui viennent chaque été se perfectionner pour le Français à McGill University, s'applique à démontrer plus ou moins éloquemment, avec plus ou moins de précision historique, le manque de tact et de discernement de la France officielle, ce qui a paraît-il indigné même les Canadiens Anglais!!! Je connais trop ces derniers pour ne pas dire hardiment que cette idée est une pure illusion éclose dans le cerveau trop généreusement excité de M. Vaillancourt.

Ce dernier commence son speech en évoquant le souvenir du lâche traité de Paris signé par notre triste roi Louis XV et sa non moins triste conseillère, Jeanne Poisson, marquise de Pompadour. Après plus de deux siècles et demi, pourquoi, suivant la pittoresque expression anglaise, tirer de "son placard le squelette"... On en trouve dans chaque nation et dans chaque famille. Et supposons que M. Vaillancourt en possède un, ira-t-il l'exhiber en public... j'en doute. Personne n'aime à abaisser sa famille et c'est bien légitime, mais la patrie, même la patrie perdue ne doit-elle pas être plus chère au cœur des hommes d'honneur que leur famille elle-même? Toutes ces citations de écrivains philosophes rassemblées dans le livre de l'historien Pierre Gaxotte — Le siècle de Louis XV, M. Vaillancourt — et qui nous énumèrent pompeusement ne peuvent innocenter ce mauvais roi, libéral et égoïste qui laissa mourir de misère Duplex qui nous conquit l'Inde par son habile arbitrage et sans effusion de sang, et envoya à l'échafaud, baigné et ligoté comme un bandit de grand chemin, l'infortuné marquis de Lally-Tollendal, l'héroïque défenseur de Pondichéry qui, après un an de siège, ne recevant de France aucun secours, dut rendre aux Anglais la ville en ruines, remplie de cadavres de ses défenseurs. C'est à Voltaire... si maltraité par elle, Vaillancourt, que revient l'honneur d'avoir obtenu la réhabilitation de cette grande victime du roi Louis XV. Pauvres écrivains philosophes du 18 siècle, en recevez-vous les affronts de M. Emile Vaillancourt, docteur honoris causa de l'Université de Caen! Si seulement votre détachement se donnait la peine de lire de Montesquieu son Esprit des Lois ou Grandeur de Décadence des Romains, il ne traiterait pas de néfaste l'influence de ce grand écrivain, resté bon catholique, qui tâcha de faire comprendre aux Français le danger d'un pouvoir absolu qui allait aboutir inévitablement à une révolution sanglante évitée seulement par une royauté constitutionnelle, sur le modèle de celle d'Angleterre, et l'abolition des privilèges... Nul n'est prophète en son pays, parait-il, et la révolution eut lieu peu d'années après, et Louis XVI paya

Une bande de farceurs.

Il est quand même bougrement de talent. Et, vous savez, entre Veillout, Barbey, Ernest Hello, et le Désespéré, autrement le Ménétrier ingrat et Charles Maurras, je choisis tout de suite, et pour la langue, et pour la verve, et pour la logique Charles Maurras.

Berthelot BRUNET

(1) Ce que je raconte est consigné partout.

On nous écrit

"LE JOUR".

Messieurs,

Ci-joint 75 sous pour trois mois d'abonnement à votre journal. Mélangé d'abonnement à Montréal vers Pâques, j'ai acheté LE JOUR deux semaines consécutives. J'aurais voulu me le procurer plus tôt, mais mes charges de famille sont très fortes, et il faut, je vous assure, y regarder à deux fois pour ne pas placer un dollar mal à propos. Serait-il possible de m'envoyer les numéros de votre journal depuis le commencement de mai, c'est-à-dire de rendre mon abonnement rétroactif. J'y tiens absolument, car LE JOUR mérite d'être collectionné. Ils sont si rares les journaux, surtout du calibre du vôtre, peut-être essaiera-t-on de le tuer! puisqu'il est de tradition de tuer ce qui mérite de vivre, car LE JOUR avec sa lumière promue un peu partout, doit étonner tout le monde. Tous les bons mouvements sont tués par ces égoïstes.

On a déjà essayé de bâillonner votre directeur avec des liens d'or, pourtant si tentants. On reviendra certainement à la tâche, peut-être avec un câble d'acier cette fois pour l'étouffer plus sûrement.

Un directeur de journal qui avoue en éditorial faire de la bible son livre de chevet mérite d'être pendu haut et court vous le savez. Je l'admire et je crains pour lui.

Mme J. N. F.

La Société Canadienne

d'Enseignement Postcolaire

COMITE DES EXAMINATEURS DU

CONCOURS INTERCOLLEGIAL

DU REVEIL RURAL

Le comité des examinateurs du concours intercolleghi du Réveil Rural a tenu sa réunion à Ottawa le 18 juin. Ce bureau d'examineurs était sous la présidence de monsieur Séraphin Marion, Docteur en Lettres de la Sorbonne et secrétaire français de la Société Royale et de la Société d'Enseignement Postcolaire du Canada, qui s'était assuré la collaboration effective de monsieur Georges Bouchard, Docteur en Lettres, membre de la Société Royale, président du Réveil Rural et de monsieur Fulgence Charpentier, auteur dramatique bien connu au Canada français.

Après la lecture de tous les travaux, munis de pseudonymes, le jury a décidé à l'unanimité d'accorder deux premiers prix: l'un pour la circonscription universitaire de Montréal; l'autre pour la circonscription universitaire de Québec.

L'heureuse lauréate montréalaise est mademoiselle Mireille Fortier, élève de Rhétorique du Collège Jésus-Marie d'Outremont. Elle obtint donc un prix de dix dollars.

Quant à la circonscription universitaire de Québec, il convient de dire que c'est de là que provient la grande majorité des travaux. En conséquence, le palmarès est principalement québécois. D'une voix unanime, le jury décida d'attribuer le premier prix de dix dollars à monsieur Robert Perron du Collège classique de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et le second prix de cinq dollars à monsieur Elphège Antaya du Collège Séraphique des Trois-Rivières.

Les autres travaux méritèrent à leurs auteurs plusieurs volumes canadiens autographiés. Voici la liste des lauréats: Monsieur Rodrigue Roberge, élève de Rhétorique du Collège Saint-Alexandre de la Gatineau.

Monsieur Albéric Bolvin du Collège Séraphique des Trois-Rivières.

Monsieur Henri Chassé du Séminaire de Québec.

En outre, il fut décidé d'accorder une mention honorable à un candidat méritant, monsieur Joseph Moreau du Collège des Jésuites d'Edmonton, en Alberta.

Le public aura prochainement l'occasion de juger par lui-même de la valeur des travaux qui seront bientôt diffusés par le Réveil Rural.

Président (signé) Fulgence Charpentier, Membres (signé) Séraphin Marion, (signé) Georges Bouchard.

En traitant avec nos annonceurs, mentionnez

"LE JOUR"

Prenez le TRAM ou l'AUTOBUS et allez passer au grand air les BELLES JOURNÉES d'ÉTÉ

OÙ ALLER — QUE FAIRE

L'ÎLE STE-HELENE

Allez nager à la plage nouvelle; organisez un pique-nique et prenez vos ébats sur les collines ombragées que caresse la brise rafraîchissante. Les autobus à destination de l'île partent du coin des rues Ontario et Borduas, une rue à l'ouest de l'avenue Desjardins. Vous pouvez venir par les tramways de la rue Ontario jusqu'à la rue Borduas; ou correspondre des tramways des rues Mont-Royal, Ste-Catherine ou autres à l'avenue Desjardins et vous rendre jusqu'à la rue Ontario. Les billets d'autobus de la rue Ontario à l'île se vendent 2 pour 5c.

LA MONTAGNE

Il y a sous les grands arbres de la montagne de nombreux endroits propices aux pique-niques. Des tramways font le service chaque jour par le Chemin Shakespeare, à la Côte-des-Neiges, ou du coin des avenues Mont-Royal et du Parc.

PARCS D'AMUSEMENTS

Les Parcs Belmont et Dominion vous offrent, pour charmer vos loisirs, de multiples amusements. D'excellents services de tramways vous permettent de vous y rendre rapidement.

LE JARDIN BOTANIQUE

Nouveau circuit d'autobus, de la rue St-Denis, par la rue Sherbrooke, jusqu'au Jardin Botanique sur le boulevard Pie IX. Le même prix que par le tramway, avec droit de correspondance des lignes de tramways transversales. Prenez la même route pour vous rendre au champ de golf municipal, où vous pouvez jouer pour un prix minime.

GOLF

SPORTS

Plusieurs événements sportifs intéressants sont au programme pour le jour de la Confédération. Les "Royaux" joueront au stade les 1 et 2 juillet. Courses de chevaux à King's Park. Consultez les chroniques sportives des journaux. Des services de tramways ou d'autobus vous conduiront rapidement et à bon marché aux différents parcs et terrains de jeux de la ville et des environs.

SITES HISTORIQUES

Conduisez les enfants visiter les musées et sites historiques de la ville — le Château de Rampey, le Musée Historique Canadien, à la Côte-des-Neiges, etc.

LE TRAMWAY OBSERVATOIRE

Une belle promenade de 10 milles au grand air, autour de la montagne, au prix de 25c seulement. Vous passez devant l'Oratoire St-Joseph.

LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTRÉAL

Découpez cette annonce afin de pouvoir y référer au besoin.

Le déclin du soleil levant

Les observateurs politiques mondiaux ont connu la semaine dernière un des transes... On a craint d'abord que le gouvernement espagnol ne risquât quelque geste — tel le bombardement de Rome — qui pourrait lui attirer les fureurs du Duce. Barcelone avait parlé de représailles pour le massacre de ses populations civiles. Mais Paris et Londres ont tout mis en œuvre pour fléchir les décisions de Juan Negrin et de ses collègues. Ils y sont parvenus. Les villes italiennes seront respectées par les avions loyalistes et ce bon Mussolini continuera à témoigner au peuple espagnol son inlassable mansuétude.

On a redouté encore que le Japon déclarât la guerre à la Chine. Mais il n'en a rien fait. La paix continue donc de régner en Orient.

C'est ainsi que depuis des mois et des mois, l'Italie et l'Allemagne font une lutte sans merci aux Espagnols, et qu'à leur exemple le Japon a entrepris le massacre sur grande échelle des Chinois, sans que pour cela il n'y ait officiellement de guerre. C'est là une espèce de casuistique à l'usage des diplomates. Pour ce qui est de l'Espagne, on sait assez pourquoi John Bull se met une main sur les yeux et, de l'autre, aveugle Mariano afin que Franco puisse achever de faire ce qu'attendent de lui Adolf et Musso. La haute finance britannique craint l'expansion du socialisme. Quant à l'imbroglio sino-japonais, c'est une vraie chinoiserie.

Tokio songe parfois à déclarer officiellement la guerre au gouvernement chinois, comptant ainsi empêcher certaines nations d'aider la Chine; mais il est détourné de cette idée par ce fait que, la guerre déclarée, les États-Unis appliqueraient aussitôt la doctrine Monroe, mettant l'embargo sur tout matériel de guerre expédié aux belligérants... à quoi le Japon serait le principal perdant.

Quoiqu'il soit, la paix nipponne a fait, à date, passablement de mal aux Chinois; mais il semble à présent que les fils du Soleil Levant doivent être à leur tour assez cruellement éprouvés. Par la stratégie de leurs ennemis, les Japonais sont noyés par milliers, comme des rats... Mais ce n'est pas encore le plus mauvais de leur affaire.

Au début de la campagne, il y avait auprès de Tchang-Kai-Chek une mission allemande de conseillers techniques. Mais le pacte qui lie Berlin à Tokio ne pouvait permettre longtemps cet état de chose. La mission boche a été rappelée. Il s'agissait pour le généralissime chinois de se trouver d'autres experts militaires européens pour l'assister dans l'organisation de sa résistance aux Nippons. Or, tout semble indiquer qu'une mission française remplacera — et avantageusement — la mission qui est retournée en Allemagne. On a même mentionné la possibilité d'un accord russo-franco-chinois. Il nous semblerait plus probable que Londres soit la troisième partie dans ce pacte.

Depuis quelques semaines, la presse japonaise s'est livrée contre la France à des attaques incessantes qui ont nécessité l'intervention de l'ambassadeur français à Tokio. Il était question du trafic d'armes par l'Indochine, de l'octroi d'un crédit au gouvernement de Hankou, du chemin de fer de Hanoi à Nankin, de même que l'arrivée d'une mission militaire française et du pacte à trois entre Paris, Moscou et la Chine. La France avait déjà fourni au gouvernement japonais les justifications les plus détaillées, prouvant que depuis le début du conflit, son attitude est demeurée parfaitement conforme aux obligations internationales et au souci d'une stricte neutralité. Cependant, en se livrant à ses attaques anti-françaises, la presse nipponne était hautement inspirée Les déclarations

et insinuations faites aux correspondants étrangers par le général Ugaki, ministre des affaires étrangères, ne laissent aucun doute sur ce point.

En considérant par ailleurs que l'avance japonaise vers Hankou est une menace pour l'Indochine, il se peut que la France, excédée par les attaques répétées dont elle est victime de la part des Nippons, revise l'attitude de neutralité à laquelle elle s'était tenue jusqu'ici et se décide à appuyer la Chine, expédiant cette mission technique dont a besoin Tchang-Kai-Chek et assurant à la Chine quelques autres avantages. Cela mettrait en fort mauvaise posture les troupes de Tokio.

En Extrême-Orient aussi bien qu'en Europe centrale ou bien en Espagne, les intérêts de la Grande-Bretagne sont intimement liés à ceux de la France. Cette dernière a l'Indochine Londres s'efforce du sort de Hong-Kong. Au premier mouvement nippon qui menace les possessions françaises, la marine britannique sera au service de Paris.

La friction franco-japonaise ne devrait que s'aggraver à mesure que les soldats du Mikado seront plus près de la frontière indochinoise. Et la France ne saurait mieux se défendre contre le Japon qu'en travaillant à la victoire chinoise, aidée en cela de l'Angleterre. L'affaire d'Espagne ne paraît pas devoir se répéter ici.

Il faut convenir que le terrain de bataille est mieux choisi, et que les risques de conflit domestique sont sensiblement diminués.

Puis, ça ferait si bien devant l'électoral français et anglais, un peu d'énergie dans la politique des chefs de ces deux grandes démocraties d'Europe...

E.-Ch. HAMEL

L'INDUSTRIE MINIERE, SOURCE D'ENGRAIS CHIMIQUES

Ottawa, Canada. — A cette époque où les agriculteurs du Dominion commencent leurs opérations du printemps il est intéressant de signaler l'apport que l'exploitation minière à l'industrie agricole qu'elle approvisionne d'engrais. Les principaux engrais minéraux sont le sulfate d'ammoniaque, le phosphate d'ammoniaque, le superphosphate, la cyanamide calcique, l'acide phosphorique et la potasse. D'autres minéraux qui entrent dans la composition des fertilisants artificiels comprenant le magnésium, le soufre, le bore, le cuivre, la manganèse, l'iode, le zinc et le fer.

Le Canada, produit surtout, en fait d'engrais minéraux ou chimiques, le sulfate d'ammoniaque, le phosphate d'ammoniaque, le superphosphate et la cyanamide calcique. Le sulfate d'ammoniaque est, en grande partie, un sous-produit des usines métallurgiques et des industries gazeuses; il en est fabriqué dans un nombre d'établissements en divers endroits du pays. La Consolidated Mining and Smelting Company Limited, à Trail, C.B., produit du phosphate d'ammoniaque ainsi qu'une forte quantité de superphosphate; ce dernier est fabriqué également dans trois grands établissements de Canadian Industries Limited, à Niagara-Falls, Ontario, se trouve la plus grande usine au monde entier, productrice de cyanamide; son rendement annuel est estimé à 350,000 tonnes et elle tire son calcium des gisements calcaires du Canada.

Pendant la dernière "année d'engrais", terminée le 30 juin 1937, la production canadienne a atteint un total de 579,196 petites tonnes, un relèvement de 33 p. 100 sur l'année précédente. Ce total comprend 229,888 tonnes d'engrais mixtes, 182,509 tonnes de cyanamide calcique, 79,556 tonnes de sulfate d'ammoniaque, 66,967 tonnes de superphosphate et 32,151 tonnes de phosphate d'ammoniaque.

Communiqué du Ministère des Mines et des Ressources

« LE JOUR »

est pour l'homme d'affaires un intermédiaire idéal pour la sollicitation de certaine clientèle.

L'Italie est une botte mais... la France n'est pas un derrière!

On ne connaît pas assez ici le vigoureux Emile Bure, directeur politique de L'Ordre, de Paris. Nul Français n'est meilleur patriote que lui, et nul journaliste ne connaît mieux que lui son métier. Pour ce qui a trait à la politique étrangère, sa perspicacité est rarement mise en défaut.

L'article de lui que nous reproduisons aujourd'hui jette un jour nouveau sur le problème franco-italien, dont tous et chacun ont voulu traiter, sans avoir toujours la compétence qu'exigeait un tel sujet. L'auteur fait lui-même allusion à un article précédemment paru dans Le Capital, d'Anatole de Monzie.

Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas le remarquable journaliste qu'est Emile Bure feront ainsi sa connaissance.

E.-Ch. H.

J'ai lu ton dernier article du Capital, mon cher Monzie, et je m'accorde avec toi pour souhaiter le rapprochement franco-italien, mais j'enrage quand j'entends nos nationalistes nominaux répéter qu'il est facile à opérer, qu'il serait fait accompli sans la mauvaise volonté des antifascistes. Ces gens-là ne savent donc pas un mot d'histoire? Tu leur rappelles fort opportunément, ami, qu'aux temps de Cavour et surtout de Crispi, les relations entre Rome et Paris furent encore moins bonnes qu'elles ne le sont à présent. Crispi rechercha l'alliance de Bismarck qui l'éconduisit, qui convoqua même notre ambassadeur pour lui dire que le président italien lui avait offert de se joindre à lui pour abattre notre pays, à la condition qu'après leur victoire commune, Nice, la Corse et la Savoie fussent octroyées à l'Italie. La Triple Alliance en dépit du mépris que manifesta toujours à l'endroit des Italiens le chancelier de fer. Notre grand ambassadeur Barrère parvint à la rompre avec l'involontaire appui de l'Autriche dont la politique inquiétait à juste titre l'Italie. Maintenant qu'il n'y a plus d'Autriche, mais une grande Allemagne et que c'est cette grande Allemagne qui monte la garde au Brenner, il se conçoit que nombre de Français croient le moment venu de séparer Mussolini d'avec Hitler, dont le pangermanisme le menace. Mais les dictateurs ont leur destin...

Il est certain qu'à cette heure l'Italie devrait selon son intérêt vital, s'opposer, avec la France et l'Angleterre, au Drang nach Osten du pangermanisme, mais son Duce qui, comme l'a dit si joliment Ernest Pezet, "souffre d'un transport d'histoire romaine au cerveau", a signé un pacte avec le tentateur pangermaniste qui, prenant la Terre, lui a promis la Mer. Ces deux moitiés du Monde, le Duce et le Führer, quel rêve!

En 1930, quand j'écrivais la préface du livre de Camille Marabini: *Le Problème Franco-Italie*, je pressentais l'expédition abyssine et je laissais entendre que deux soeurs, dont l'une jalouse l'autre, ne devaient point habiter trop près l'une de l'autre. L'Italie prenant goût à l'Afrique devait inévitablement devenir l'ennemie de la France et de l'Angleterre. Tu me diras, mon cher Monzie qu'il y eut Stresa. Stresa, crois-moi, en attendant que les documents diplomatiques te persuadent complètement, ne fut qu'une ruse de guerre qu'un diplomate un peu averti eût aisément éventée. Dès 1920, alors que Grandi le combattait dans le parti fasciste, le juvénile trop opportuniste, Mussolini, pour lui faire plaisir, annonçait sa future politique impériale. Il louait justement Crispi qui, à un moment où l'Italie paraissait dominée par la politique du chez soi, eut le courage de l'amener dans la Méditerranée, en Afrique, parce qu'il sentait qu'il ne peut y avoir de grandeur nationale si la Nation n'était pas dirigée par une idée d'Empire". Il savait bien que dans la Méditerranée, en Afrique, il se trouverait d'abord aux prises avec l'Angleterre, mais il était bien décidé à la braver. "Y a-t-il, écrivait-il dans le *Popolo d'Italia*, le 3 juillet 1922, entre l'Italie et l'Angleterre, une réelle coïncidence d'intérêts, si l'on néglige les bobards déclamatoires sur le "reconstructionnisme" européen? Y a-t-il identité d'intérêts européens à l'égard de l'Allemagne et de la Russie? En apparence, oui, en réalité, non. Cette politique routinière anglophile nous nuit dans tout l'Orient méditerranéen. Elle nous aliène les sympathies de l'Islam. Que l'Angleterre cherche à maintenir le statu quo, c'est logique. Londres est arrivée. Elle vit de ses rentes. Elle repousse tout ce qui trouble ses laborieuses digestions. C'est une nation bourgeoise. Nous sommes une nation prolétarienne." M. Neville Chamberlain, que l'in-vraisemblable directeur de la *Revue Hebdomadaire*, François Le Grix, nous présente — excuse du peu! — "comme la seule tête politique en Europe capable de dialoguer à égalité avec ce qui subsiste d'un Machiavel à Rome et d'un Bismarck à Berlin", aurait peut-être eu intérêt avant de signer le dernier "gentlemen's agreement" anglo-italien, redoutable par son imprécision, à relire cet article de Mussolini. Celui-ci — les événements actuels, ceux d'Espagne notamment, en témoignent — peut changer de langage, mais non pas

d'idée. Il entend reconstituer l'Empire d'Auguste, il bousculera et la France et l'Angleterre pour ce faire. Voilà le vrai!

Tu juges, néanmoins, mon cher Monzie, qu'il convient de lui envoyer au plus vite un ambassadeur. Certainement, mais — c'est ton avis, j'en suis sûr! — pas avant pour-tant qu'il n'ait exprimé poliment son désir de le recevoir. Quand le *Tevere* écrit que "la France sera toujours l'ennemie opiniâtre de l'Italie" et que le propre journal du Duce, le *Popolo d'Italia* l'approuve, en ces termes formels: "Tevere a raison", notre Georges Bonnet a le droit et le devoir de se montrer réservé. L'Italie est une botte, mais la France n'est pas un derrière, écrivions-nous dans notre manchette, bien avant la guerre abyssine. En vérité, la situation financière et économique de l'Italie est telle que le risque-tout qu'elle a à sa tête est très capable de chercher son salut dans la guerre. Comme le relève Henri de Kerillis (*L'Epoque*), lui et son allié Hitler procèdent en tout cas, "à la mobilisation, à la chauffe morale de leurs peuples". Et l'Angleterre est prête à émettre un emprunt italien et la France à céder l'excédent de sa récolte de blé (1) à sa douce "soeur latine". Caudilles et peureuses démocrates, appelez-vous le massacre en tremblant devant les massacreurs du totalitarisme?

Emile BURE

(1) Voici la note que publiait, hier, le *Figaro* à ce sujet:

Alors qu'en France la prochaine récolte en blé s'annonce comme devant être très abondante, puisque le chiffre de 95 millions de quintaux semble de moins en moins problématique, à mesure que se rapproche l'époque de la moisson, celle de l'Italie marque, au contraire, un déficit certain.

En 1937, la récolte de la péninsule avait été évaluée à 80 millions de quintaux, d'après les experts les plus qualifiés; celle que l'on commence à couper ne dépasserait pas 60 millions de quintaux, ce qui constitue sur la campagne précédente un déficit de 20 millions de quintaux.

Des tractations auraient lieu actuellement, et les propositions de financement, qui nous seraient faites s'établiraient de la façon suivante. Le paiement s'effectuerait pour 50 pour cent en livres sterling, 25 pour cent en soufre et 25 pour cent en soie artificielle.

Reste à savoir si ces propositions donneront satisfaction à notre ministre du Commerce.

La revue "Les Idées"

La dernière livraison des *Idées*, qui réunit les numéros 5 et 6 du septième volume, est bien ce qui s'est vu de plus intéressant en fait de revue canadienne-française, de longtemps.

On sait d'ailleurs l'excellente tenue de la publication de M. Pelletier; on sait le soin qu'il apporte dans le choix des articles et dans leur présentation.

Je n'ai pas toujours aimé tout ce qui a passé dans *Les Idées* — de même que je ne goûte pas toujours également l'esprit de M. Albert Pelletier. Mais je n'ai jamais cessé de considérer cette revue comme la plus intéressante qui soit publiée dans notre province. J'avais été séduit par le numéro initial. Bien qu'à ce moment là il me fut parfois assez difficile de trouver dans mon plat gousset de bohème les vingt-cinq sous qu'elle coûtait, j'avais à cœur de n'en pas manquer un exemplaire. Je m'inquiétais quand la publication tardait plus que de coutume...

Aujourd'hui, sort commun à tous les journalistes, je vois s'amonceler devant moi des tas de journaux, de revues... l'imprimé sous toutes ses formes... mais pas toujours les plus intéressantes. Il faut plus de courage que j'en ai généralement pour passer à travers ces quintaux de papier. Pourtant, il est rare que je ne prenne le temps de feuilleter *Les Idées*. Quand je dis cela, le directeur peut y voir une intention de mépris. Il a tort. Je regrette sincèrement de n'avoir plus le temps de parcourir en entier sa publication, et il en est peu auxquelles je conserve un égal intérêt.

Mais le numéro de mai et juin, il faut le lire en entier. Je n'ai pu m'en détacher. Jamais on a vu autant de vigueur... rarement, la critique fut plus acerbe. L'intérêt est soutenu. Tous les articles, à des titres divers, méritent l'attention.

Je dois me contenter ici d'une énumération hâtive. J'aimerais dire quelques mots en particulier de chaque article. Le lecteur se rendra compte par lui-même. En tout cas, je n'hésite pas à recommander chaudement le dernier numéro des *Idées* à tous ceux qu'intéresse encore le jeu des idées (sans jeu de mots)...

Voici le sommaire de la livraison mai-juin, en vente dans toutes les librairies à 50 cents:

- Dollard Danseur
- L'agriculture dans l'économie moderne.
- Georges Bugnet
- L. P. Carmel Brouillard, critique littéraire.
- Berthelot Brunet
- Exégèse de nos lieux communs.
- Maurice de Launay—Poèmes.
- Gustave Keller-Wolff
- Un monument de bravoure.
- Jean-Robert Bonnier—*Pax Britannica*.
- Paul Bard—*Revue des livres*.
- Rex Desmarchais—*Pour les idées claires*.
- Germain Beaulieu
- Nelligan est-il l'auteur de ses vers?
- Olivia Auelin—M. Emile Nelligan.
- Renée Gen
- La dernière histoire de grand'mère.
- Paul Toupin—*André Suarès*.
- Henri Tranquille—*Les miches*.
- Albert Pelletier et Jean Mermoz
- Revue des livres.
- Albert Pelletier—*Hommage à la bête*.

E.-Ch. HAMEL

Chez WOODHOUSE

COMPLETS 2 PANTALONS TISSUS ANGLAIS TEINTS À L'ÉTAT DE LAINE



Voici les complets qui plairont à l'homme qui s'occupe plutôt de la qualité que du prix — qui désire que ses complets lui assurent un long et satisfaisant service — et qui cependant ne veut pas payer des prix prohibitifs. Un assortiment considérable d'élégants complets 2 pantalons vous attend ici demain. Vous aimerez les magnifiques nouveaux effets plaids, quadrillés superposés, rayés et unis. Élégants modèles à devant droit ou à devant croisé. Tailles 34 à 44.

Votre première mensualité assure la livraison.

Valeur Régulière
de \$37.50

\$24.95

AUCUN DÉPÔT

40 paiements hebdomadaires de 63c

ou 10 mensualités de \$2.50

Pas d'intérêt — Pas de supplément

COMPLETS PALM BEACH

Soyez l'homme le plus frais
vêtu à Montréal

— venez chez Woodhouse aujourd'hui essayer l'un de ces très élégants et très frais complets de splendide confection. Tailles 36 à 40. Brun, gris, bleu.

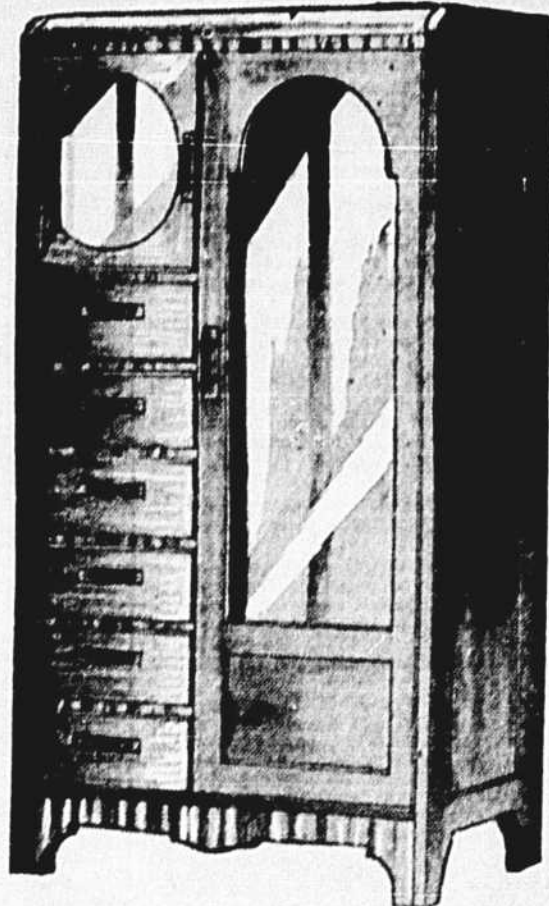
SPECIAL
Comptant ou Crédit

\$22.50

AUCUN DÉPÔT — La première mensualité assure la livraison.
40 versements hebdomadaires de 57c
ou 10 mensualités de \$2.25
PAS D'INTERET — PAS DE SUPPLEMENT

Garde-Robes "Waterfall"

Durant cette grande vente d'avant-inventaire nous vous offrons une splendide occasion de vous procurer, pour votre chambre à coucher, une jolie et spacieuse garde-robe. Celle-ci est de solide construction dans le si joli et si populaire dessin "Waterfall"; riche fini noyer, jolis appliques de noyer oriental. — Six grands tiroirs, très grand compartiment, porte-cravates et porte-souliers; épaisses glaces. Exactement tel que l'illustration.



Ordinairement \$45.00

\$32.50

\$1.00 DE DÉPÔT

24 mensualités de \$1.32

Pas d'intérêt — Pas de supplément

WOODHOUSE & CO. LIMITED

105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal

Londres Birmingham Liverpool Manchester Hull Southampton Cardiff
Edinburgh Glasgow Belfast Dublin New-York Toronto Québec: 65, rue de la Couronne

Traversez sur les paquebots Empress ou Mont pour atteindre les ports britanniques et français

● Pour votre prochain voyage en Europe, choisissez le riche et spacieux *Empress of Britain* ou son compagnon toujours populaire, l'*Empress of Australia*. Ou bien encore, réservez sur un des confortables, mais moins coûteux, paquebots *Mont*.

Les *Empress* partent de Québec, et les trains, venant de Montréal, se rendent jusqu'à l'embarcadere. Les paquebots *Mont* embarquent leurs passagers à Montréal et Québec. Tous suivent la route pittoresque du St-Laurent.

Classes cabine, touriste et troisième. Choix de voyages circulaires à forfait.

Pour renseignements, adressez-vous à l'agent local ou à D. R. Kennedy, agent général, 201, rue St-Jacques.

Pacifique Canadien

Ayez toujours des chèques de Voyageurs des Messageries du Pacifique Canadien... Ils sont négociables partout.

Commerce du Canada avec l'Amérique du Sud

Les exportations du Canada aux pays de l'Amérique du Sud ont plus que triplé dans les cinq dernières années mais ses importations de provenance sud-américaine ont aussi fortement augmenté et dépassent encore largement la valeur des produits que le Canada vend dans ce continent. Les exportations pendant l'année fiscale terminée le 31 mars 1938 sont évaluées à \$19,000,000 tandis que les importations pour la même époque s'élèvent à \$23,640,000. Cette situation offre une excellente opportunité pour continuer à pousser la vente des produits canadiens dans les pays de l'Amérique du Sud.

Les relations commerciales actuelles sont le résultat de différents pactes commerciaux dont quelques-uns sont très anciens. Deux d'entre eux, avec l'Argentine et le Venezuela, remontent à 1925. Le commerce avec la Colombie est régi par le traité commercial de 1866, entre ce pays et la Grande-Bretagne. Ce traité a récemment été dénoncé par la Colombie, avec effet le 1er mars 1939, parce que la balance du commerce était beaucoup trop favorable à la Grande-Bretagne. En ce qui concerne le commerce entre le Canada et la Colombie toutefois, le Canada importe plus qu'il n'exporte; il achète de grandes quantités de pétrole brut et il occupe la troisième place parmi les importateurs de café colombien. D'autres traités plus récents ont été conclus avec le Brésil (1931), la Bolivie (1935) et l'Uruguay (1936).

Les relations commerciales entre le Canada et les pays de l'Amérique du Sud sont indiquées dans le tableau ci-joint. Tandis que d'un côté les importations du Canada, à part celles de matières premières, se sont maintenues normalement, au cours de 1937-38, ses exportations se sont malheureusement développées pendant l'année de l'Argentine, le Brésil, la Colombie, la Guyane Anglaise, le Pérou et le Venezuela ont acheté de plus grandes quantités de produits canadiens. L'Argentine a doublé ses importations canadiennes en 1937-38 par comparaison à celles de 1936-37 et la valeur des marchandises exportées au Brésil a augmenté de presque 25%.

Les restrictions de change en vigueur dans beaucoup de pays sud-américains ont offert quelque difficulté mais d'une manière invariable les pays expéditeurs jouissent d'une préférence quand la balance du commerce leur est défavorable. C'est la position du Canada par rapport à un certain nombre de pays sud-américains et il y a lieu de croire par conséquent qu'il continuera à jouir de cette préférence quand aux permis de change. La récente expansion du commerce indique en outre les possibilités réciproques de ces marchés. Malgré l'importance du blé et de la viande dans l'économie du Canada et de l'Argentine, l'analyse révèle que de nombreux produits ne sont pas communs aux deux régions géographiques et que les deux pays peuvent développer leurs échanges à leur avantage mutuel. Le développement des relations commerciales entre le Canada et les républiques de l'Amérique du Sud contribuera d'ailleurs à ramener les échanges internationaux à un volume plus normal, et à ce titre il mérite d'être encouragé de toutes les manières possibles.

L'ARGENTINE

L'Argentine achète plus de produits canadiens que n'importe quelle autre république de l'Amérique du Sud. Ses achats ont grossi de \$2,500,000, à \$7,400,000, pendant les cinq dernières années tandis que la valeur des produits que le Canada achète de l'Argentine est ordinairement un peu moins forte. Par suite des récentes mauvaises récoltes de maïs en Amérique du Nord, le Canada a importé d'énormes quantités de maïs argentin. Au cours de l'année fiscale 1936-37 ces importations se sont chiffrées à 15,300,000 boisseaux évalués à \$8,160,000, et elles ont été également considérables pendant les premiers mois de l'année dernière. Cette expansion dans les importations de maïs n'était que temporaire mais elle a eu pour résultats de porter la valeur des produits argentins importés par le Canada à \$11,725,000. L'Argentine a expédié des quantités considérables de grains de lin au Canada en 1936-37 et le total s'élève à 1,143,610 boisseaux évalués à \$1,431,870. Les peaux et les cuirs bruts, les conserves de viande et le quabacho sont d'autres produits argentins dont le Canada achète d'assez grandes quantités. En échange de ces produits qu'il achète à l'Argentine, le Canada vend de la pâte à journal et toutes sortes de papiers, des marchandises de caoutchouc et des machines agricoles. L'Argentine n'ayant eu une mauvaise récolte de pommes de terre à peu près semblable à celle du maïs en

Amérique du Nord, le Canada lui a également expédié en 1937-38 d'assez grosses quantités de pommes de terre certifiées pour la semence.

BRESIL

Le Brésil, en moyenne, occupe la deuxième place dans l'Amérique du Sud comme acheteur de produits canadiens, bien qu'il ait été au premier rang en 1936-37. Maintenant qu'on y cultive le coton sur une grande échelle et que l'industrie textile y a fait de grands progrès, le Canada exporte de grandes quantités de machines à coudre. La valeur de ces exportations a été d'environ \$2,000,000 en 1937-38.

LA CONSTRUCTION

La valeur des contrats de construction adjugés en Canada les cinq premiers mois de l'année courante (d'après les MacLean Building Reports, Ltd.), a été de 60 millions de dollars, contre 80 millions, la même période en 1937. Le coût n'ayant diminué que de 4% depuis un an, le volume de la construction entreprise cette année jusqu'à date serait de 23% au-dessous de l'an dernier. Le même pourcentage de diminution, croyons-nous, vaut pour les travaux des mois précédents qui n'étaient pas terminés fin mai.

Si nous examinons les quatre grands groupes de travaux de construction dans chacune des Provinces, nous constatons que, sauf en Colombie britannique, la construction des habitations a été un peu plus lente cette année, à commencer et que le volume total, à fin mai, pour l'ensemble du Canada, avait diminué d'environ 10% bien que, comme le montre le graphique suivant, les contrats de mai dépassent ceux d'avril ou de mai il y a un an. La diminution pour la construction commerciale et industrielle a été de 3 et de 27% respectivement; ont fait exception l'Alberta, la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince-Edouard, où la construction commerciale (magasins, etc.) a été plus active, ainsi que la Saskatchewan, le Manitoba et la Nouvelle-Ecosse, qui ont accru la construction pour fins industrielles. Les ouvrages d'art ont reculé de 31% environ pour tout le Canada, à cause de la diminution du volume des travaux routiers en cours, lesquels ne comprendraient pas les programmes considérables du Québec et de l'Ontario, qui sont déjà arrêtés mais non encore adjugés. Dans le Québec, l'érection d'installations de mines a accru considérablement le volume des ouvrages d'art.

Les projets de construction non encore adjugés semblent moins considérables ce printemps qu'il y a un an, sauf pour les maisons et les congeries, qui offrent des perspectives plus brillantes que l'été dernier. En plusieurs points du Canada, on rapporte une grande activité dans l'industrie du bâtiment, surtout pour les travaux à prix modique, et l'on note dans certains cas, une insuffisance de main d'œuvre qualifiée. On en est effectivement arrivé au point, surtout dans les centres industriels, où la construction de nouveaux locaux s'impose.

Dans notre Lettre de janvier 1938, nous faisons allusion au manque de logements au Canada (maisons et congeries), surtout depuis 1931; nous fixions le déficit à plus de 200,000 ou à 8% par rapport au nombre normal de locaux requis pour supprimer tout surpeuplement et toutes conditions inférieures de logement; et nous ne tenions pas compte du vieillissement des maisons existantes. L'Office fédéral de la Statistique vient de publier une monographie sur les revenus urbains et les facilités de logement au Canada, de 1931 à 1936, qui repose sur le recensement fédéral de 1931 et le recensement quinquennal des Provinces de la Prairie en 1936. Nous y apprécions que le pourcentage des logements inférieurs au logement-type (c'est-à-dire comptant moins d'une pièce par personne), dans 14 cités ayant des niveaux de vie différents au Canada, en 1931, allait de 8 à 39% pour les propriétaires, et de 15 à 41% pour les locataires. Il semble donc raisonnable de considérer un déficit de 8% comme peu élevé pour nos cités, et probablement comme non exagéré pour ces parties du pays qui devraient normalement fournir des contrats de construction d'habitation. Plusieurs de nos succursales situées dans des centres industriels et résidentiels du Canada nous ont signalé depuis un mois ou deux, une insuffisance marquée de maisons à prix modéré, et dans certains cas d'habitations convenables de toutes catégories, surtout pour location.

Il y a plusieurs raisons, disons-nous dans la livraison de janvier, qui expliquent l'inactivité relative de la construction des habitations au cours des huit ou neuf dernières années, notamment la circonspection des capitaux à s'engager dans la construction de maisons pour fins de location, le taux élevé des impôts sur la propriété foncière, la disproportion entre les risques du placement et le profit possible aux taux actuels de l'intérêt hypothécaire, et le changement dans les habitudes de la population, notamment la tendance à dépenser davantage pour d'autres biens durables que les maisons et à occuper des maisons plus petites.

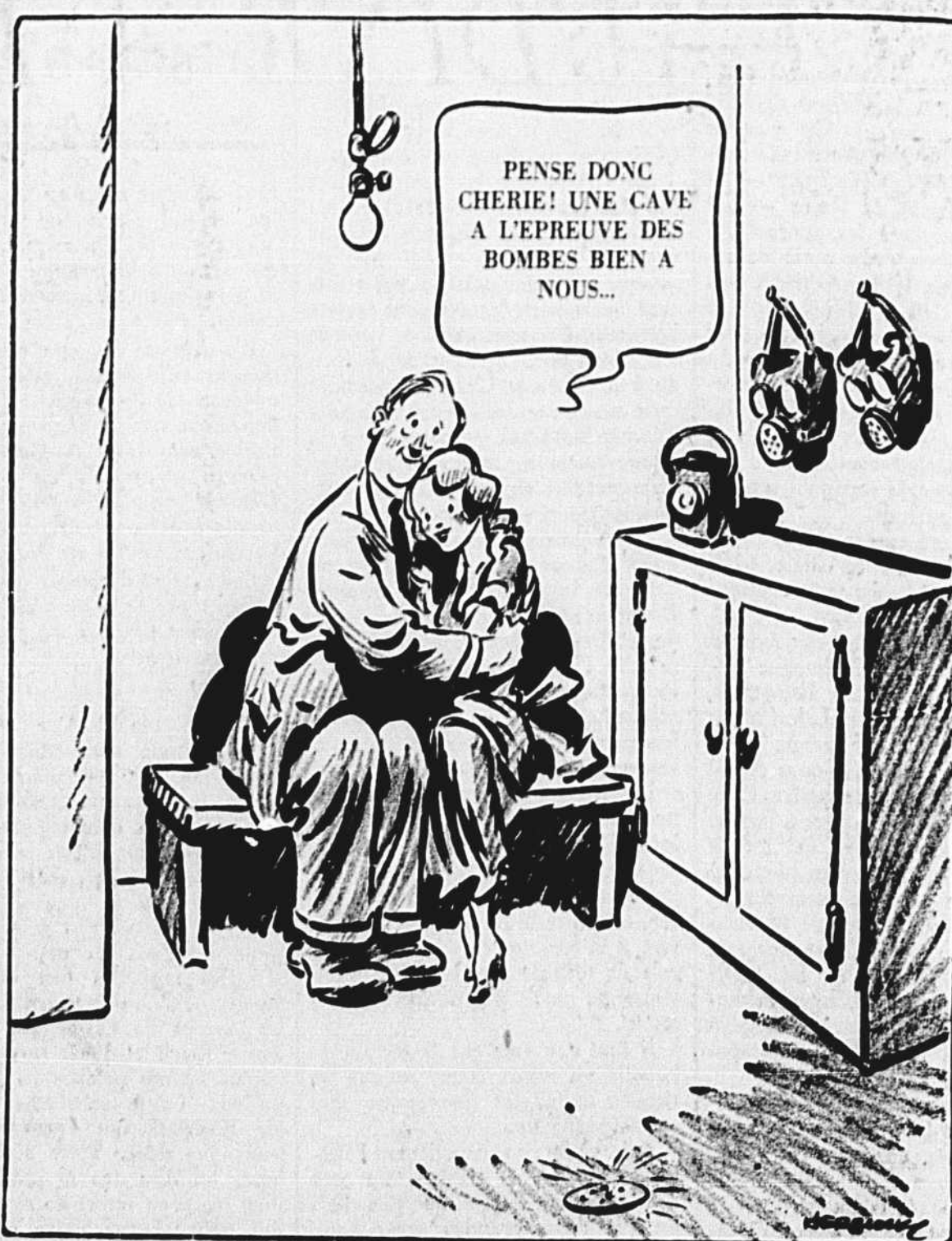
La monographie ci-dessus mentionnée nous intéresse encore par les renseignements qu'elle contient sur la part du revenu familial que représentait le loyer au Canada en 1931, ainsi que sur la baisse de ce revenu dans les Provinces de la Prairie de 1931 à 1936. Dans les 14 villes envisagées, le rapport du loyer au revenu en 1931 variait de 19 à 27%. On considère en général comme normal un rapport de 25%, mais dans certains cas choisis de familles ayant un revenu inférieur à \$1,200, en 1931, le pourcentage était plus élevé dans 83 p. 100 des cas dans la ville de l'Ouest, et dans 69 p. 100 des cas dans une autre ville; dans le groupe des revenus les plus bas, 93 à 95 p. 100 des familles payaient plus de 35% de leur revenu en loyer. Quant aux changements survenus dans les revenus de 1931 à 1936, nous n'avons de statistiques que pour les cités des provinces de la Prairie. En moyenne le revenu s'est contracté de 26% par famille. Les loyers, pour la plupart, se sont rajustés en conséquence, de sorte

\$1,500,000 en 1936-37 et plus de \$1,250,000 au cours des deux années précédentes. Les marchandises de caoutchouc forment une grande partie des autres produits canadiens achetés par le Brésil. Le Canada, de son côté, est un bon client du Brésil pour le café, le cacao et les noix.

AUTRES PAYS

Les achats du sucre brut au Pérou, en Colombie et au Venezuela font monter la valeur totale des produits que le Canada importe de ces pays, mais le commerce est limité en grande partie à ces denrées, auxquelles il faut ajouter le café de la Colombie. Les exportations que le Canada envoie à ces pays en échange ont une valeur totale beaucoup moindre et consistent principalement en produits caractéristiques tels que papier et caoutchouc manufacturé, blé et farine de froment, et bois de construction. (Extrait de la lettre mensuelle de la Banque Royale du Canada)

L'heureuse petite épouse de juin, en Europe



Ann timer vos produits dans "Le Jour", c'est un témoignage qu'ils sont de bonne qualité.

Réunion des experts forestiers à Ottawa

Ottawa, Canada — Sous les auspices de la Society of American Foresters, de la Canadian Society of Forest Engineers, de l'Association des Ingénieurs forestiers de Québec, et de la "Woodlands Section" de la Canadian Pulp and Paper Association, les spécialistes en sylviculture, venant de tous les coins du Canada et des Etats-Unis, sont convoqués pour la réunion d'été (section de la Sylviculture) de l'American Association for the Advancement of Science, qui doit se tenir à Ottawa, du 27 juin au 2 juillet, inclusivement. L'hon. T.A. Crerar, ministre des Mines et des Ressources, souhaitera la bienvenue à la délégation forestière, au nom du Gouvernement canadien. La délégation comptera des fonctionnaires des gouvernements fédéraux du Canada et des Etats-Unis, et des gouvernements des divers états et provinces, de même que des représentants des universités, des industries qui exploitent le bois et le papier, et d'autres encore qui ont à cœur la bonne administration du domaine forestier.

On a préparé un programme fort intéressant: au cours de la réunion on discutera les nombreux aspects de l'administration, de la préservation et de l'utilisation des forêts; des travaux intéressants les problèmes de l'industrie forestière et des industries connexes seront présentés par des experts qui sont autorisés. Comme événement de clôture, la section forestière fera une visite de deux jours à la station de sylviculture expérimentale à Petawawa à 125 milles d'Ottawa. Les délégués quitteront Ottawa en autocar le vendredi matin, 1er juillet, à destination de Petawawa, revenant à Ottawa dans l'après-midi du samedi, 2 juillet.

(Communiqué du Ministère des Mines et des Ressources).

LES MARCHÉS FINANCIERS

La Bourse de Montréal a montré dans l'ensemble, au mois de mai, des dispositions peu satisfaisantes. Débutant par une reprise qui n'a malheureusement pas duré plus d'une semaine et qui a été beaucoup moins vigoureuse que celle du commencement d'avril, la cote a oscillé jusque vers le milieu du mois autour du palier qu'elle venait d'atteindre et s'est ensuite repliée par étapes pendant toute la dernière quinzaine. Les fluctuations du mois se sont traduites par une régression nette d'environ deux points dans l'indice des valeurs traitées. Sans avoir l'ampleur des mouvements de Wall Street, notre marché s'est comporté à peu près comme la grande place du pays voisin. Il obéissait sans doute, dans une large mesure, aux mêmes influences: nouvelle baisse des prix des matières premières, ralentissement plus prononcé de l'activité industrielle et incertitude du pouvoir public aux Etats-Unis, grave tension de la politique internationale. A vrai dire, le mois n'a pas été fécond en nouvelles ni même en rumeurs propres à favoriser la spéculation à la hausse. Si le faible volume des opérations qui a caractérisé la plupart des séances n'enlevait aux mouvements de la cote à peu près toute signification, on serait enclin à croire que notre place n'est pas dénuée d'optimisme. Seulement, l'activité restreinte dont nous sommes témoins depuis la brusque baisse de la fin de mars ne permet pas encore de démêler, entre les tendances contradictoires que la cote subit tour à tour, celle qui, demain, donnera à la Bourse une orientation définitive. Aussi le marché se tient-il sur la réserve.

Le marché des valeurs à revenu fixe a été plus actif en mai que pendant les mois précédents. Les obligations de premier ordre ont manifesté une grande fermeté. Dans l'ensemble, elles se négocient actuellement sur une base de rendement plus faible que jamais. Au cours des dernières semaines, ce sont les titres à court terme qui ont connu, toutes proportions gardées, la hausse la plus importante. Il paraît intéressant de signaler que la plupart des obligations payables en dollars des Etats-Unis et comportant une option de change ont enregistré une plus-value d'environ un point, ce qui correspond à peu près à l'augmentation de la prime que présente à l'heure actuelle la monnaie des Etats-Unis.

L'emprunt du Gouvernement fédéral (90 millions de dollars à l'échéance de six ans, 49 millions à 20 ans) a été plusieurs fois sous-évalué. L'affluence des capitaux, dans l'occurrence, révèle sans doute une grande abondance de fonds disponibles pour le placement. Mais cette abondance elle-même n'est-elle pas liée au marasme de la Bourse? Devant l'incertitude que présente la situation, d'importants capitaux hésitent à s'engager et cherchent un emploi temporaire dans des valeurs de tout repos.

Quand vous êtes à

TORONTO

Descendez à

L'HÔTEL ST. RÉGIS

392, rue SHERBOURNE
R.A. 4137



SOUSSION POUR DRAGAGE

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné et portant en suscription les mots "Soumission pour dragage, Sainte-Anne-de-Bellevue, P.Q.", seront reçues jusqu'à midi (heure avancée), le mardi 5 juillet 1938.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le Ministère et conformes aux conditions mentionnées dans lesdites formules.

On peut se procurer les devis et formules de soumission combinés en s'adressant au sousigné, ainsi qu'au bureau de l'ingénieur régional, station postale "H", Montréal, P.Q.

Les soumissions devront comprendre le remorquage de la drague et ses accessoires, aller et retour.

Les dragues et autre outillage qu'on se propose d'employer pour ces travaux devront avoir été dûment enregistrés au Canada le ou avant le trente et unième jour de décembre 1939, ou avoir été construits et enregistrés au Canada depuis la dite date.

On devra joindre à la soumission un chèque égal à 5 p. 100 du montant de la soumission, payable à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et visé par une banque à charte, au Canada, ou des bons au porteur du Dominion du Canada ou de la Compagnie des chemins de fer Nationaux du Canada et de ses compagnies constituantes, garantis sans condition par le Dominion du Canada, quant au capital et à l'intérêt, ou les bons susdits et, si, à lieu, un chèque visé pour compléter le montant. En nul cas la garantie ne devra être moins de \$500.00.

Par ordre,

J. M. SOMERVILLE,

Secrétaire.

Ministère des Travaux publics, Sainte-Anne-de-Bellevue, P.Q.

Ottawa, le 25 juin 1938.

RENSEIGNEMENT

TRÈS UTILE...

Pharmacies ouvertes nuit et jour

Pharmacie J. A. Gauthier	520 rue Beaubien Est	CR. 1155
Pharmacie Montréal	916 rue S.-Catherine Est	HA. 7251
Pharmacie Sarrazin & Choquette	921 rue S.-Catherine Est	PL. 9622
Pharmacie J. E. Tremble	1354 rue S.-Catherine Ouest	MA. 2264

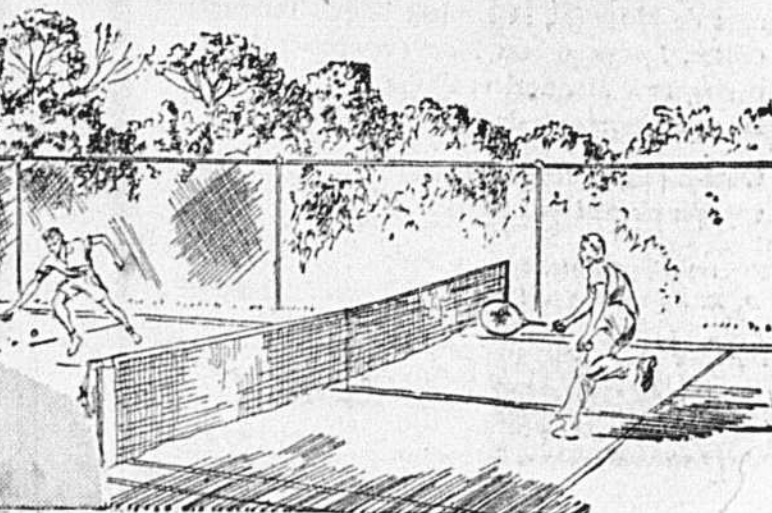
Livraison dans toute la ville

Une source de pure satisfaction



C'est toujours un plaisir que de servir de la Black Horse — la bière préférée des Canadiens. De bonne consistance, délicieuse, reconstituante et limpide comme du cristal, elle est toujours acceptée avec empressement. Il suffit de l'examiner dans le verre pour constater comme elle est différente. Dès la première gorgée, on se rend compte qu'elle est moelleuse et satisfaisante. Elle aide aussi à digérer. Oui, comme source de pure satisfaction, elle n'a pas sa pareille. C'est pourquoi...

La Black Horse
est bue par plus de gens que toute autre BIÈRE en bouteille



« « « CLAUDINE À L'ÉCOLE DU JOUR » » »

Le mot féminin

POLITIQUE

Les jours sont ensoleillés, les soirées tièdes, claires encore; les nuits à peine plus fraîches, baignées de clair de lune, toutes constellées... Il fait bon vivre, plonger en la nature...

Comme c'est mal choisir son temps pour se découvrir une bonne indisposition qui vous garde inactive pendant des semaines! Quelle guigne est la mienne! Et tous les événements d'intérêt pour nous, femmes, qui se sont déroulés en ce temps... dont j'aurais aimé alors à vous causer... Heureusement que cette charmante et infatigable Michelle était fidèle chaque semaine à la page.

Voyons... De quoi parler maintenant? Tant de sujets se sont accumulés là, dans cette tête, tout le temps que la plume ne pouvait quand elle le désirait courir sur le papier...

Bien que ce soit d'un passé déjà très lointain, et malgré qu'on ait passablement traité, je ne puis ne pas souligner l'importance de la représentation féminine au récent congrès libéral. Jamais, en cette province, l'élément féminin n'avait été aussi bien traité par Messieurs les politiciens. Quarante femmes assistaient au congrès... trois ont voté à titre de déléguées... C'est encore peu évidemment, mais pour une province où les autorités ont eu l'air jusqu'à date de nous considérer comme inférieures à nos sœurs des autres parties du Canada... ce n'est pas trop mal.

L'honorable Adélard Godbout, le chef du parti libéral provincial, confirmé dans son poste, a même exprimé l'opinion que l'exercice du suffrage féminin, en notre province, pourrait bien avoir le bon effet d'assainir nos mœurs politiques, ou, tout au moins, l'effet de conférer un ton plus digne et plus poli aux discussions qui relèvent des questions politiques et administratives.

Hum!... Ce serait trop beau si M. Godbout disait vrai... Mais on ne nous témoigne déjà pas tellement de courtoisie en maints domaines, où les esprits s'échauffent pourtant moins que dans les luttes politiques... il nous sera permis de demeurer sceptique quant à "ce ton plus digne" qui se trouverait conféré aux discussions politiques. Avec des politiciens tels qu'en a vu depuis une décennie notre pauvre Québec, avec des gens incapables de respecter leurs proches qui ne pensent pas comme eux... il est douteux que celles d'entre nous qui seraient appelées à se jeter dans la fournaise n'entendent que des propos mesurés...

Toutefois, il faut savoir gré de ses paroles au chef libéral: Elles dé-

montrent l'importance qu'il reconnaît au vote des femmes; et aussi sa conviction de ce que nous soyons appelées à jouer un rôle dans les affaires de la province, dans un avenir assez rapproché. Il convient également de féliciter Mme Casgrain de la façon dont toujours elle défend les intérêts féminins.

Presqu'en même temps, il y avait encore le dévoilement, par M. King, d'une plaque de bronze à la mémoire de cinq femmes qui ont assurées aux Canadiennes l'entrée au Sénat. Elles n'étaient naturellement pas du Québec. Ce n'est pas que le Sénat soit une institution digne de toutes les admirations... Mais, tant qu'il subsistera dans nos mœurs administratives, pourquoi n'aurait-il pas compté des femmes?

Il n'y a pas de raison... du moins je n'en vois pas...

Et vous?

Alice GUAY



De petites manches pour le soir... voilà la grande nouveauté sous le soleil. Le décolleté large et bas donne beaucoup d'allure à cette petite robe à manches.



Avec ces sandales qui découvrent le bout des orteils, ces bas, aux extrémités tressées sont à la fois très jolies, et très pratiques, car ils sont renforcés là où ils s'usent le plus.

DOLCE FAR NIENTE

A. Emile-Charles Hamel

Évoquez une plage, au sable souple et mou, Qu'ourle d'un pli mouvant le fil de l'eau tranquille.

Le soleil se reflète, en languides remous, Où semblent nager des pétales de jonquilles.

D'un côté, vient l'arôme aqueux et frais du flot; De l'autre, le parfum au ras du sol éclo.

Et, c'est un jour d'été. Les pluviens, sur la grève, Courent en égrenant leurs claires notes brèves.

Il bout une chaleur qu'aurait Honolulu, Mais un saule incliné sert d'éventail feuillu.

On songe à Robinson Crusoe sur son île Et l'on se livre aux lacs d'images juvéniles.

Évoquez une plage, au sable souple et mou, Qui, sous vos membres lourds, se pelote et se moule.

D'un geste fainéant, vous y tracez des signes, Des mots inachevés, des dessins curvilignes.

Tout près, un corps de femme, impudique, onduleux, Offre au bronze du ciel ses lèvres crémeuses.

Dans les airs pailletés circulent des mouettes; Les hirondelles font des volutés muettes.

Sur les galets ocreux, des papillons safran Posent l'ombre de leurs minuscules écrans.

Une vague, parfois, déroule ses volutes Et s'efface en gémissant, sans écume et sans lutte.

Dans le calme, le Temps nonchalamment brondit; L'heure tourne avec lui dans un cercle agrandi...

Évoquez une plage, où l'enchantement rôde Entre la terre verte et le lac émeraude.

Henri SMITH

JOUR DE JUIN

Hier, au mat du chafet, on a hissé le drapeau.

C'est fête aujourd'hui. La nature est en joie, car la chambre est inondée de soleil. Dans un moment j'ai vu le ruisseau qui chante; je verrai l'eau glisser dans la rivière en douces cascades... Pour l'instant, j'aime mieux simuler le sommeil, afin que rien ou personne ne trouble ce murmure qui me berce, cette joie tranquille qui entre avec le soleil par la croisée ouverte...

Allongée paresseusement entre les draps, j'écoute les trilles que font les oiseaux... Je m'abandonne au doux far niente et je rêve tout éveillé.

Je rêve d'un coin pareil à celui-ci. Un endroit où la vie me semblerait plus belle à vivre, où les rêves seraient plus doux, l'amour plus complet et la joie moins fictive. C'est à toi surtout que je rêve, toi mon Bonheur enfilé que j'attends toujours...

Au fil de l'eau, mon rêve se continue et finit par se perdre dans l'inéluctable réalité... Je laisse aller ma barque au gré de son caprice. Le faible courant m'entraîne entre les rives peuplées de libellules. Tout est comme autrefois. Pour-

lant, on dirait l'eau plus bleue, les sauges plus vertes, le soleil plus brillant; l'air même semble purifié. En tenue légère, cheveux au vent, toute ma jeunesse offerte au soleil levant, je rame doucement en sentant une vie nouvelle s'insinuer en moi. Je ne rêve plus...

Je songe que ce qu'il y a d'étrange dans ce matin de juin n'est que l'effet produit par ma venue inopinée parmi cette nature interchangeable. C'est moi, l'étrangère, la citadine dépaycée. Cet aspect différent des choses que mes yeux voient nait du fait qu'ils ont perdu l'habitude du grandiose, de l'infini.

Je remonte tranquillement le courant et reviens au quai en songeant qu'il fait bon de vivre tout simplement. Vivre sans trop demander à la vie et en ne prenant que ce qu'elle peut donner. Je conçois aisément combien il est facile, en s'aidant un peu, de se sentir moins triste, de trouver à chaque chose un visage plus riant, un reflet de beauté, sans avoir à y suppléer le rêve.

Quand j'accoste ma barque, je sens sourdre en moi des espoirs fous qui m'invoquent à me lancer à la poursuite du Bonheur que la vie me refuse.

Brin de MIL

UNE SALLE DE BAIN NETTE ET PRATIQUE

Aussi petite soit-elle, ingéniez-vous par tous les moyens à rendre attrayante votre salle de bain. Il est si agréable de faire sa toilette dans un endroit clair et propre. Évitez ce qui ne se lave pas. Prenez vos rideaux en vrai tissu caoutchouc. On trouve dans le commerce un grand choix de coloris, de dessins et d'épaisseurs différents.

UNE BAIGNOIRE LAIDE DEVIENDRA JOLIE...

Si le luxe d'une salle de bains ultra-moderne ne vous est pas permis, ne vous désolés pas. Nous vous aiderons à en avoir une charmante à peu de frais. Votre baignoire est démodée, arrondie aux angles, haute sur pieds? Faites faire par un menuisier des panneaux de bois qui s'encastrent autour d'elle, formant une boîte carrée; horizontalement une plaque de bois formant angle droit avec le panneau, viendra s'adapter à l'arrondi de la baignoire sous le rebord, peint au ripoilin, de la couleur de vos murs, c'est-à-dire pâle ou rose clair pour que l'ensemble soit gai, ces panneaux fixés entre eux par de grosses vis donneront à votre baignoire un aspect tout à fait moderne.

Si la baignoire prend toute la largeur de la salle de bain, un seul panneau allant des deux côtés, jusqu'au mur et des plaques de bois horizontales suffiront.

Sur votre baignoire, faites poser une planche mobile en bois ripoilin, elle remplacera avantageusement les divers objets qui encombrant: porte-savon qui trempe dans l'eau parce que la baignoire est trop pleine; porte-éponge à travers lequel brosses à ongles et gant de crin trouvent toujours moyen de se faufiler.

Si vous pouvez fixer au centre une glace grossissante, elle servira à votre mari à se raser confortablement tout en prenant son bain.

INSTALLEZ VOTRE DOUCHE VOUS-MÊME

Vous ne disposez que d'un cabinet de toilette ou d'un coin de votre cuisine et

vous aimeriez installer une douche. Vous pourriez faire faire une cuve carrée en porcelaine émaillée au sol, entourée d'un rideau de caoutchouc évitant de salir le mur et le parquet. Mais vous n'en avez peut-être pas le moyen? Cela n'a pas d'importance. Vous pouvez acheter une douche mobile qui fera très bien l'affaire; vous l'utiliserez debout dans un tube. Il y a des douches mobiles très pratiques pour une somme modique.

PETITS DETAILS. PETITES DEPENSES

Pour le coton et le papier ayant servi au démaquillage, ayez un cornet de toile ripoilin, avec couvercle se rabattant. A moins que vous ne fabriquiez vous-même une boîte en carton, ce qui est très facile; découpez un rectangle de carton épais de 20 cm. de hauteur, 55 cm. de long et un disque de carton de la même épaisseur, et de 16 cm. de diamètre; réunissez les bords avec une bande de toile collante, pour former un cylindre; de la même façon, fixez le fond et laquiez le fond avec une peinture lavable. N'oubliez pas le bocal de verre, pour maintenir l'ouate hydrophile à l'abri de la poussière, ni le distributeur de papier à démaquillage (vous en trouverez en métal chromé au rayon de parfumerie), ni le sac à linge sale dans le même ton que celui des rideaux.

Au sol, un linoléum uni, à moins que vous n'ayez du carrelage. Si vous pouvez assortir votre linge, peignoir, serviette éponge, tapis de bain à la teinte de votre cabinet de toilette, il n'en sera que plus joli.

Le blanc étant moins à la mode, on trouve un peu partout des pièces de linge dans les teintes pastel, si en faveur pour les salles de bain. Car ces installations pratiques ne doivent pas détruire l'harmonie d'un logis. L'aspect net et propre des peintures laquées lavables, la couleur assortie des rideaux de caoutchouc ainsi que le linoléum, doivent rendre ces arrangements aussi séduisants que possible.



"Tâchez de me faire une belle introduction, Georges..."
"Je dirai que vous êtes aussi populaire que les Sweet Caps!"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

Le type masculin et le type féminin

"Je connais sur ce point bien des hommes qui sont femmes." Lafontaine.

Ces hommes qui sont femmes, qu'est-ce au juste qui les distingue de ceux qui ne le sont pas? Et les femmes qui sont hommes — car il y en a — qu'est-ce qui les apparente au sexe fort? Les fillettes garçonnières — les tomboys, comme on les appelle en anglais — qu'est-ce qui les détache des poupées et leur fait aimer les jeux violents? Les petits garçons "menelles", pourquoi s'intéressent-ils aux travaux de l'aiguille plutôt qu'aux constructions de mécano? Le bambin qui fait son homme et la bambine qui fait sa dame, qu'est-ce qu'ils font au juste de si différent des autres enfants?

Voilà autant de questions qui demandent qu'on établisse une fois pour toutes les caractères qui distinguent le type masculin du type féminin.

Physiquement les différences sont évidentes, me direz-vous. — Soit.

Mais vous êtes-vous jamais arrêté à observer à ce point de vue une collection de chefs-d'œuvre de peinture ou de sculpture classique? Prenons la galerie des sculptures du Vatican, par exemple. Avez-vous remarqué la subtile gradation des lignes et des formes, depuis le Damocène de Canova, aux muscles fermes et tendus, à l'oeil menaçant, à la bouche terrée d'un rictus de défiance jusqu'au

Persée aux bras lisses et gracieux, au profil lumineux, à la bouche qui sourit? Du profil de Persée aux traits sans chaleur de la Vénus de Praxitèle, la distance est-elle aussi grande qu'entre Damocène et Persée? La froide déesse des galeries vaticanes, comme elle est loin de montrer cette cordiale affabilité que respirent les traits si féminins de la Muse Calliope! Et le Nil aux eaux fécondes, représenté par ce vieillard aux membres alangui, est-il moins souple en sa dignité que la plantureuse déesse de l'Abondance, roide et dominatrice dans son imposante carrure?

Non, ce n'est pas l'art classique, conservé précieusement dans les écrans gigantesques des musées séculaires, qui nous donnera une réponse catégorique à cette question: qu'est-ce qui distingue le type masculin du type féminin.

Et la science, que nous dit-elle?

La psychologie, la seule qui soit de notre compétence, s'est attaquée depuis longtemps à ce problème. Elle fut d'abord la psychologie des littérateurs et des poètes. Lafontaine, que nous citons au début, nous offre un exemple de cette psychologie, qui n'est que l'expression littéraire des croyances populaires. Sur un point — celui de parler trop — il assurait qu'il connaissait bien des hommes qui sont femmes. L'impertinence de la langue est en effet l'un de ces menus vices qu'on reproche encore au beau sexe. Est-ce réellement un trait caractéristique du type féminin? — La psychologie expérimentale n'en sait rien.

Des théoriciens à l'intuition souvent heureuse, qu'un public nombreux appelle psychologues, y sont allés de leurs propres distinctions. Ainsi Gina Lombroso, dans "L'Âme de la femme", nous dit que celle-ci est altéro-centriste, tandis que l'homme est égo-centriste. La femme a un besoin inné de vivre pour quelqu'un; elle se dévoue, elle se donne, elle place le centre de sa vie en dehors d'elle-même. L'homme sans être nécessairement égoïste, place en lui-même le centre de ses préoccupations. Il vit pour soi, il se suffit davantage à lui-même; il s'identifie à ses œuvres, et il se grandit en les faisant solides et durables.

Ces flamboyantes généralisations ne manquent pas d'intérêt. Mais la psychologie moderne ne peut pas s'en contenter. C'est qu'elle est bien modeste, notre psychologie expérimentale; elle a peur des grandes théories. Mais elle est exigeante aussi. Elle veut des précisions, elle veut



L'ABONDANCE. Musée Vatican.

des mesures, elle veut des méthodes de diagnostic qui puissent servir dans la pratique.

Quand on entreprend l'inventaire complet des qualités psychologiques d'un individu, on mesure d'abord son intelligence générale. Or cette première mesure ne distingue pas du tout le type masculin du type féminin. L'homme sera bien en moyenne 4 pouces plus grand que la femme, il pèsera bien environ 20 livres de plus qu'elle. Mais quand on prend ses mesures intellectuelles, il lui faut ad-

mettre qu'elles ne le distinguent guère de sa compagne.

Après l'intelligence générale viennent les aptitudes spéciales: artistique, musicale, mathématique, mécanique, etc. Est-ce là que les deux sexes vont se différencier sous les yeux du psychologue? — Pas encore. A entraînement égal, la femme est tout aussi capable que l'homme d'atteindre le succès dans les carrières qui exigent ces aptitudes. Les différences d'un homme à un autre, comme les différences d'une femme à une autre, peuvent être beaucoup plus considérables que les différences entre l'un et l'autre sexe pris en groupe. La masculinité et la féminité sont quelque chose de plus impondérable que l'intelligence. Tout le monde semble d'accord sur leurs caractères généraux; mais, quand il s'agit de les mesurer, on éprouve encore plus de difficulté qu'on en éprouverait à exprimer en termes précis le degré qu'en possèdent Damocène, le Nil, Persée, Vénus, Calliope, et Abondance.

Terman, le psychologue américain qui s'est rendu célèbre par le raffinement qu'il a su donner au test d'intelligence de Binet, s'est laissé tenter par ce problème dès 1922. Il y a travaillé avec un groupe de collaborateurs, et il vient de donner en un volume de 600 pages le résultat de ses recherches. On peut dire qu'enfin il existe un instrument qui permet de mesurer les différences psychologiques entre les deux types, le masculin et le féminin.

Ces différences sont du domaine des sentiments, des émotions, des goûts, des intérêts dominants, des attitudes, et du



LA VENUS DE PRAXITÈLE. Musée Vatican.

tempérament. Pas un seul de ces traits psychiques ne suffit à lui seul pour ranger un individu dans l'un ou l'autre groupe, mais tous ces traits pris ensemble forment un profil bien caractérisé qui permet de reconnaître le type masculin et le type féminin. La mesure est assez précise pour servir d'indication dans un examen d'orientation professionnelle. Car il est des professions et des métiers qui exigent plus ou moins de masculinité ou de féminité. C'est ainsi que la profession d'ingénieur conviendrait mieux, toutes choses égales d'ailleurs, à un individu qui sera très haut dans l'échelle masculine établie par le test de Terman. Par contre le travail de bureau demande une disposition toute contraire.

Voici une liste des occupations "masculines" par ordre décroissant (de la masculinité à la féminité): ingénieur, banquier, avocat, architecte, vendeur, constructeur, dentiste, médecin, professeur de collège, administrateur d'école, employé de bureau, marchand, machiniste et mécanicien, artiste-peintre, cultivateur, pompier et agent de police, journaliste, étudiant en théologie (catholique), musicien, ministre protestant.

Quant aux occupations féminines étudiées par Terman et ses collaborateurs, voici dans quel ordre elles se présentent, depuis celles qui conviennent au type masculin à celles du type féminin: garde-malade pratiquant, sténographe ou coiffeuse, institutrice, officière dans les bureaux d'affaires, artiste-photographe, simple employée de bureau, maîtresse de maison, musicienne, modiste, domestique.

D'une façon générale on a constaté que le type masculin est plus agressif, plus rude dans ses manières, son langage, ses sentiments. Il s'intéresse aux aventures, aux entreprises risquées, aux occupations en plein air, aux travaux qui demandent l'effort physique, aux machines et aux outils, aux affaires et au commerce. Le type féminin est plus timide, plus sympathique et compatissant, plus délicat dans ses goûts et ses sentiments, plus émotif, plus rigoureux en morale. Il s'intéresse aux choses de la maison, aux objets et aux travaux esthétiques, aux emplois qui le mettent à même de rendre service aux enfants, aux malheureux, aux déshérités.

Que la masculinité et la féminité, telles que révélées par le test de Terman, soient des dispositions innées ou acquises, les auteurs du test ne se croient pas en mesure de le décider. Mais ils concluent avec beaucoup de justesse: "La masculinité et la féminité sont des aspects importants de la personnalité humaine. On ne doit pas les considérer comme de simples accessoires qui ne lui donneraient qu'une couleur ou un parfum superficiels. Elles appartiennent plutôt à ce nombre limité de dispositions profondes qui forment comme la structure intime de la personnalité. Le contraste entre le type masculin et le type féminin, — qu'il soit dû à l'hérédité ou à l'éducation, — est probablement l'un des traits les plus significatifs du tempérament humain".

Anselme BOIS



Canova — PERSÉE. Musée Vatican.



LE NIL. — Musée Vatican



LA MUSE CALLIOPE. Musée Vatican.

L'union des chemins de fer inévitable

Toutes les autres solutions au problème sont inefficaces ou incomplètes

Nous avons deux chemins de fer en concurrence: le Pacifique Canadien, entreprise privée, et le Chemin de fer National, entreprise publique. L'un et l'autre sont soumis à des conditions telles qu'ils ne peuvent fonctionner économiquement ensemble. Battus en brèche par le développement rapide et imprévisible de la route, où circulent sans cesse des camions et des autobus, perdant ainsi une somme énorme de transport par la multitude des automobiles privées, en un pays où il y a environ une voiture par huit personnes, les chemins de fer ont perdu énormément de leur clientèle et n'ont pu répondre aux espérances que l'on fondait sur eux. Leur développement s'est tout à coup arrêté, et on ne sait pas ce que sera l'avenir. De la sorte, les milliers de personnes qui ont placé leurs capitaux ou leurs épargnes dans le rail sont menacées de subir éventuellement de grandes pertes.

Le Pacifique Canadien, qui avait construit le premier Transcontinental Canadien, avec l'aide d'un gouvernement qui avait besoin de l'entreprise privée pour de tels travaux, a réussi à se maintenir convenablement grâce à une administration des plus attentives. Quant au Chemin de fer National, il provient d'une faillite d'entreprises privées, qui ont été achetées par l'Etat vers la fin de la guerre, du temps de M. Meighen, si nous avons bonne mémoire. La transaction faite à cette époque ne fut pas avantageuse aux Canadiens. Le gouvernement assumait, du fait, une dette énorme, dette de plus d'un milliard, qui ne fut jamais payée et dont l'intérêt seul suffit annuellement à imposer à ce chemin de fer un déficit accablant.

Le tort du gouvernement fut de payer plein prix une compagnie qui était en banqueroute. L'intention était bonne peut-être: on voulait protéger les capitaux engagés dans l'affaire et surtout on ne voulait pas donner mauvaise bouche à ceux des capitalistes qui, dans la suite, allaient songer à établir des industries dans notre pays. Mais aucune maison d'affaires n'aurait payé un prix de faillite, rien de plus.

Le mal est fait. Il est inutile de discuter longuement là-dessus. Les gouvernements qui ont régné, depuis la guerre, ont fait un essai loyal de l'entreprise d'Etat. Durant la période prospère, de 1924 à 1929, on a cru que les choses s'arrangeraient. On s'est alors lancé dans des prodigalités imprudentes, qui ont forcé le Pacifique Canadien à suivre la même voie et qui ont occasionné la perte de millions de dollars.

Cependant, les leçons de la crise furent profitables. Un jour vint où on consentit à établir une meilleure coopération entre le C.P.R. et le C.N.R. Des trains inutilisés furent supprimés, une circulation mixte fut établie entre des centres importants, tandis que, sur d'autres points, on se livrait à des économies vraiment louables. Il en résulta un sauvetage de quelques millions de dollars chaque année. Mais l'expérience est faite, et il est reconnu, aujourd'hui, que la simple coopération ne suffirait pas à sauver les chemins de fer d'un certain désastre. Le public souffre de déficits du C.N.R., qui s'élèvent à bien près de \$90,000,000 annuellement, si on se donne la peine de tout compter; d'un autre côté, le C.P.R., avec des obligations moindres, subit des dommages considérables du fait de la concurrence qui lui est imposée de toutes parts. Entre temps, les affaires diminuent et le transport est dans une crise de plus en plus profonde.

Telle est la situation. Est-ce que le peuple du Canada, déjà endetté de plus de sept milliards (\$7,393,000,000) par ses divers gouvernements, est capable de supporter plus longtemps les dettes et déficits de ses chemins de fer, et ceux-ci, de leur côté, sont-ils capables de bien fonctionner? D'ordinaire, les entreprises qui n'arrivent pas à équilibrer leurs revenus et dépenses sont vouées à la liquidation; mais ici, il s'agit de véritables services d'utilité publique, dont le fonctionnement est indispensable. Il est clair que ce n'est pas avec des camions qu'on transportera les récoltes de l'Ouest, par exemple. Il est non moins clair que nos hivers ne nous permettent pas de nous passer du rail, sur la plus grande partie du territoire.

Reste à savoir s'il y a des économies à réaliser. Et s'il y en a, il est du devoir des gouvernements comme de l'intérêt du peuple de prendre les moyens nécessaires à la réalisation de ces économies. Or, de l'avis de tous ceux qui connaissent le moindre des conditions, seule l'unification des chemins de fer peut écouler à la fois le public et les chemins de fer.

Nous n'hésitons pas à dire qu'il serait possible d'économiser annuellement une somme variant de \$75

à \$100 millions, si on crée une seule et unique administration, si on supprime toutes les lignes inutilisées, si on fusionne divers services, usines, etc., si on contracte graduellement le nombre des employés. La principale objection vient, croyons-nous, de ce dernier item: le nombre des employés. Mais il est admis, aujourd'hui, que, dans l'unification, on ne renverrait pas les travailleurs des réseaux: on se contenterait de ne pas remplacer ceux qui, bon an, mal an, disparaissent. En faisant le compte des employés qui quittent leur emploi, tous les ans, on calcule que, dans cinq ans, on aura atteint le but, qui est d'éliminer, sans mettre personne à pied, 17 pour cent des employés. Il y a là une économie considérable à réaliser, et on la ferait sans injustice pour personne, puisque les employés resteraient à leurs postes.

On a aussi crié au monopole. A ceci, on répond: 1.—L'Etat devra constituer un Office des chemins de fer avec des pouvoirs plus étendus, de façon à garder un contrôle; 2.—les chemins de fer ne peuvent être un monopole avec la concurrence formidable de la route; 3.—nos voies ferrées sont en concurrence avec celles des Etats-Unis, qui transportent les mêmes produits et qui, par leurs prix, ont une influence considérable sur nos marchés d'exportation; 4.—le seul danger d'un monopole serait une augmentation des prix, mais il est plus facile de diminuer les prix quand on fait de bonnes affaires que quand on en fait de mauvaises.

Le facteur politique joue un rôle important dans la question. Les divers partis ont peur du public. L'électorat, exploité par des démagogues, peut facilement être induit en erreur. Mais si nos hommes d'Etat n'ont ni le talent ni le courage d'éclairer le peuple sur ses propres intérêts, que valent-ils?

Paul RIVERIN

CURIEUX DIPTYQUE

De Gaspard Petit à Berthelot Brunet (1)

Gaspard Petit, l'homme au gramophone, vivait à l'époque où les rues se chaussaient de pavés de bois et de crotin (Mon Dieu! comme Montréal sentait le cheval et le petit voyage!). Je disais donc à l'époque où le bas de la ville était plutôt silencieux, malgré les fiacres et leurs sabots ferrés, les cris isolés des marchands de légumes et, en général, ceux des hommes d'affaires.

Ce silence, on se rappelle, avait suggéré à Gaspard Petit de la garnir, sans le troubler, de sons harmonieux. Afin que les points saillants du bas de la ville ne fussent pas jaloux de sa musique, Petit avait fixé son gramophone à une petite voiture surmontée d'un dais à glands de velours. C'est ainsi qu'il est devenu le gramophone ambulant. Béguilleux, parce qu'amputé d'une jambe, Gaspard Petit confiait sa charge à un chien Saint-Bernard avec lequel d'ailleurs il s'attelait dans les côtes, par exemple de la Place d'Armes.

Gaspard Petit, à bon droit, peut être surnommé aussi le pionnier de la musique roulante au Canada. C'est à son initiative que nous devons la radio dans les automobiles. Plutôt que de se rendre, aujourd'hui, aux croisements des rues, où sur les places, pour entendre de la musique; ou rester simplement chez-soi, nous pouvons aller au garage.

Gaspard Petit est encore de même le pionnier de la critique d'Art. Lorsque ses disques souffraient d'usure, ou ses aiguilles, qu'il s'agit d'une chanson grivoise, notre petit père entonnait clairement les parties absentes, ou devenues incompréhensibles des disques. S'il était question d'un sketch, il nous fournissait des explications. Pour la transcription des symphonies et des fanfares, Gaspard toujours si une coche venait à manquer expliquait quand même, comme l'on peut entendre parler aujourd'hui d'une musique, sans l'avoir lue, ni écoutée. Lorsque Gaspard Petit sortait pour aller à son gramophone, le chien avait pour mission de se mettre à hurler. On comprend que les recettes n'étaient pas toujours fameuses.

Pathé, l'on s'en souvient, nous invite aux éditions de son phonographe en plaçant un chien blanc aux écouttes. J'ignore si Gaspard Petit était payé pour sa publicité. Il n'en continuait pas moins la tradition. Que Gaspard fut le père de la publicité, j'en doute. Il reste en tout cas l'ancêtre de l'annonce pittoresque, sinon du film parlant. Il est l'ancêtre avant tout des marchands du livre d'Art, puisqu'il parlait musique lui-même.

J'évoque ici la rumeur des fers sur les pavés de bois: un Montréal où les chiens n'étaient pas en lesse et muselés: un Montréal adonné à la musique à réservoir, avec les foules qu'attirait Gaspard Petit sous les beaux arbres de la Place d'Armes, à l'angle des rues Craig et Bonsecours, Place Jacques-Cartier, ou Carré Viger, etc.; j'évoque l'homme au gramophone, accroupi avec son chien, sur la bordure des trottoirs; la petite voiture à dôme et son long cône tourné à contre-vent; en un mot un Montréal musical,

Sur un article traitant d'art...

Montréal, 20 juin 1938.

Cher Monsieur,

Dans votre numéro du 18 juin, vous avez donné un article: "Aperçu sur la Peinture Contemporaine" qui représente un point de vue particulier, essentiellement juste en soi et exprimant la vérité sur l'art de peindre en général et tel que conçu conventionnellement.

Il est évident que l'oeil du peintre est un "miroir" intelligent... mais précisément parce que ce "miroir" est intelligent, il ne peut que traduire les choses de la nature selon la déformation que leur fait subir cette intelligence humaine éminemment imparfaite.

L'auteur de cet article énonce les diverses écoles par lesquelles la peinture a passé au cours des âges, et surtout depuis l'époque moderne pour arriver à notre époque contemporaine.

Cet exposé parfaitement juste peut se soutenir, mais nous nous permettons d'en envisager un autre, et qui peut également se soutenir au même titre. Nous laisserons le lecteur juge d'accepter celui qui lui semblera le plus logique.

L'article en question dit avec raison: "qu'une oeuvre d'art symbolise l'époque ou l'artiste a vécu... qu'elle représente la culture de cette époque et devient l'image d'une civilisation... En conséquence l'artiste ne doit pas ainsi faire de la photographie..."

C'est à ce sujet que nous nous permettons donc d'exposer un avis contraire et d'en donner la raison.

En effet, il est inutile de démontrer que la nature est parfaite en elle-même et que tout ce qui procède d'elle est parfait en soi.

La nature, oeuvre de Dieu, possède donc cette perfection que l'homme doit atteindre, et tel est le but de son travail terrestre.

Par conséquent, l'homme qui cherche à reproduire la nature en son intégrité se rapproche donc de cette perfection.

Nous savons qu'elle est inaccessible, en son intégralité à l'être humain en raison de l'imperfection

présente de cet être; mais il doit toujours chercher à s'en rapprocher dans son activité de la vie, et non s'en éloigner.

Etant donné ce principe fondamental qui doit diriger et orienter l'esprit, toute oeuvre humaine (et la peinture en ce cas) doit tendre vers la perfection. L'homme doit donc chercher à représenter cette nature dans la mesure accessible à son intelligence, et toute oeuvre devient réellement artistique dans la proportion même où elle se rapproche de l'expression naturelle intégrale.

La photographie est incontestablement le moyen mécanique d'obtenir cette perfection de la nature dans la relativité physique ou elle-même peut la traduire, puisqu'étant une reproduction sur plan à deux dimensions, elle ne peut qu'imparfaitement en rendre l'expression. Ainsi la peinture qui traduirait un paysage dans l'intégralité ou le fait l'appareil photographique produirait une oeuvre d'art dans l'acceptation totale du mot, car il posséderait le don d'analyse et le sens intuitif capables de rendre en son intégralité le sujet qu'il peint.

Il est une règle fondamentale en art: c'est la justesse du dessin. Or, il est indéniable que nombre d'oeuvres ont péché en cette base même. Il est un principe essentiel à tout travail de mérite: c'est la justesse des tons. Et il est incontestable que les fantaisistes de certaines peintures ont violé cette loi.

Il existe une preuve infaillible pour juger une oeuvre: Quelle réaction provoque-t-elle sur le public? Qu'elle soit bonne ou mauvaise elle reste toujours juste, car la masse ignorante de toute loi conventionnelle ne juge que d'après le sens intime de sa conscience. Or, cette conscience est naturellement positive lorsque l'homme ignorant se place en face de lui-même, parce qu'il n'a aucune déformation d'éducation mondaine ne l'a encore contraint à juger fausement.

Qu'importe les conventions... il est typique d'entendre les réflexions de la foule à la vue de certaines oeuvres... Si le public n'y comprend rien, c'est qu'il n'y a rien, car toute peinture idéale devant exprimer réellement la nature, cette masse ne peut comprendre cette oeuvre que dans le rapport exact ou elle rend le sujet traité.

Par conséquent, plus une peinture rendra la vérité que les yeux voient, plus cette oeuvre sera juste et bonne. Tous les sophismes qui ont accablé les aberrations modernes et contemporaines ne signifient qu'une chose: l'humanité, comme le dit l'auteur de l'article, est détraquée, désorientée, déséquilibrée, et si la peinture traduit la mentalité actuelle des hommes, elle est justifiable à ce point de vue, mais on ne doit pas l'appeler de l'art, car c'est au contraire de l'art à rebours.

Dieu veuille que cette désaxation ne soit pas de longue durée, et la tendance qu'ont certains peintres de nos jours à revenir au classique prouve bien que l'orientation logique de la raison ramènera fatalement le sens artistique à sa véritable impulsion qui est la correction.

Un modèle du genre que nous avons pu voir ici dernièrement: Stika, est la confirmation de cette théorie. Evidemment, ses portraits et ses oeuvres d'orient ne sont pas des photographies... mais elles se rapprochent de ce genre comparativement à Monet. (Le père de l'impressionnisme dont on dérive toutes les élucubrations fantaisistes contemporaines). Si cet artiste (Monet) n'avait eu Clémenceau pour l'imposer au public de France, nous n'aurions pas vu sans doute les décadences outrées qui l'ont suivi. Ce genre serait resté dans la sobriété de Corot dont la poésie mélancolique a toujours réuni tous les coeurs épris de cette harmonie de la nature et qu'il a traduit si parfaitement dans ses oeuvres.

Si les Stika, les Schultz, retournent au classique par l'exactitude de leurs lignes ils ont adapté le coloris moderne à leurs oeuvres tout en restant dans le juste ton que comporte l'amour de la vérité.

Les acrobates du XXe siècle (et ceux de la fin du XIXe) auront au moins servi à quelque chose: faire concevoir jusqu'à l'aberration humaine peut aller, soit dans la traduction personnelle de la nature, soit dans l'ineptie de la "classe intellectuelle" qui par snobisme a regardé, à admiré (sans savoir pourquoi) ces oeuvres, et les a achetées.

Espérons que nos petits enfants relèqueront au cachot ces toiles pour ne pas avoir à rougir de nous, leurs grands-parents déséquilibrés.

Une amie de la peinture.

Note de la rédaction. — Le point de vue exprimé dans la lettre précédente est probablement trop simple pour être vrai. Nous ne croyons pas que les Stika soient des artistes, et nous leur préférons de beaucoup l'étrange Monet. La peinture qui se rapproche de la photographie est nulle. Et il ne faut pas décourager chez l'artiste, l'infatigable recherche de l'inconnu.

J.-C. H.

CHOSSES du JOUR

La confédération

Premier juillet. C'est la fête de la Confédération. Ce qu'on célèbre ce jour-là, c'est l'Unité canadienne. Nous en sommes. Notre journal a été fondé surtout pour combattre le provincialisme, le séparatisme, les tentatives de décentralisation, les luttes entre nationalités. Nous avons tenu promesse.

Nous avons bien confiance d'avoir contribué, pour une large part, depuis un an, à abattre les tentatives ridicules de rupture des liens fédéraux. Nous continuerons sans relâche notre travail de pacification et de bonne entente.

Nous sommes contre les drapés provinciaux, contre les crédits provinciaux, contre la mise en étroite cage d'une humanité qui n'a pas besoin de crever de faim et de ridicule pour vivre.

C'est pourquoi nous souhaitons l'union de tous les Canadiens, dans une confédération de provinces qui, toutes ensemble, donneront naissance à une grande et belle civilisation.

"Le JOUR"

Mi-laïque, mi-religieux

Le collège Stanislas de France annonce officiellement qu'il va fonder à Montréal, dès l'automne prochain, une filiale qui tentera de transporter ici la culture française, en l'adaptant au milieu canadien-français.

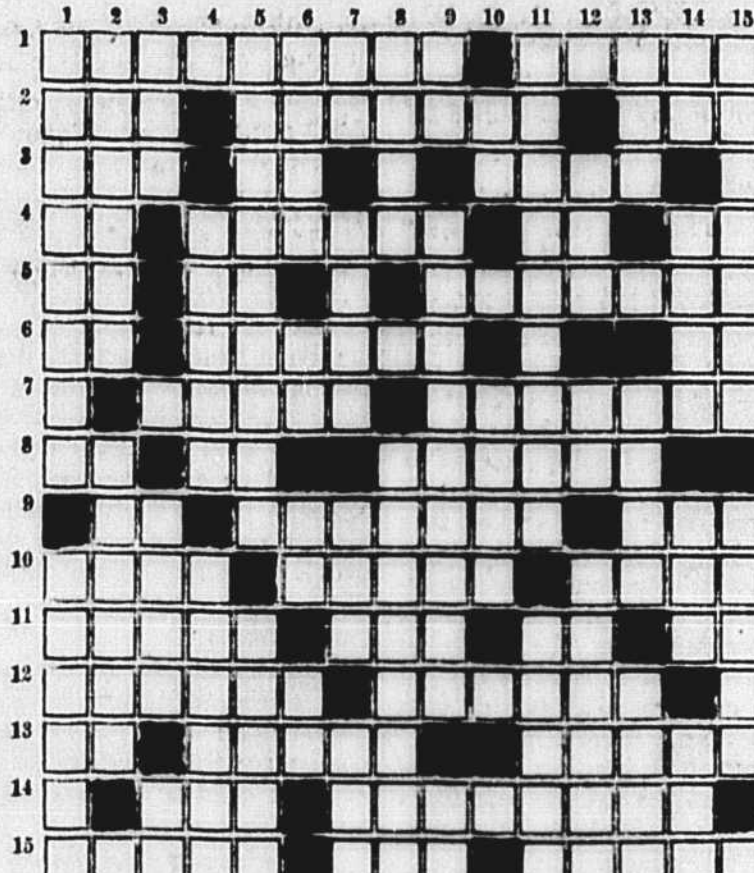
On commencera par les classes d'enfants (6e, 7e et 8e), et on adoptera le programme français, tout en tenant compte des exigences du baccalauréat de nos universités.

P. R.

Le JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 est, rue Ste-Catherine, (suite 44), Montréal, tél.: *PLateau 8471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication La Patrie Limitée, Montréal.

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITTLIT



HORIZONTALEMENT

- 1—C'est encore dans l'imprimerie qu'on rencontre les plus résistants. — La lèche mobilisée.
- 2—Lettre grecque. — Presserai, accablai.
- 3—Préfixe indiquant multiplication d'un grandeur par un million.
- 4—Symbole chimique de l'argent.
- 5—Le retour à la terre. — "Paraissez", — Du verbe rire.
- 6—En les. — La perte d'un autre. — Préfixe privatif.
- 7—Terminés en pointe. — Soutirasse.
- 8—Chemin de halage. — Tellement.
- 9—Un sage en minorité.
- 10—Equerre. — Vendre facilement.
- 11—Pièce de bois pour soutenir les tonneaux dans une cave.
- 12—Mammifère ruminant à tête garnie de protubérances osseuses. — Urticacée.
- 13—Laissa, abandonna.
- 14—Corps gras installé dans les roues de l'Etat. — Bien qu'une femme apporté en mariage. — Fleuve côtier de France.
- 15—Symbole chimique de l'argent.

- 1—Tue ce qui est vivant, conserve ce qui est mort. — Un souverain qui a besoin d'être commandé.
- 2—Venu au monde. — Assemblées politiques. — Amener vers soi.
- 3—Interjection, exprime une douleur physique. — Le mot "escroc", en anglais, signifie "chevalier de sainton" (Mayenne).
- 4—Titre turc, donné aux officiers supérieurs de l'armée ottomane. — Qui a du bon sens.

- 1—Cache-pousière. — L'explication du succès des autres.
- 2—Tout ce qui sert à la parure des femmes (pl.). — Chameau qui reste sur place après la moisson.
- 3—Coups jusqu'à la peau. — Num. de quatorze roses de Suède. — Poudre noire.
- 4—Un malheureux que l'on bat après l'avoir foué aux pieds. — Petit homme qui sert d'ornement.
- 5—Ouverture en sourdine. — Ancienne contrée de l'Asie Mineure.
- 6—Vieillesse. — Conjonction alternative. — Préfixe indiquant l'opposition.
- 7—Conjonction copulative.
- 8—Gros nez (pl.). — Sale, vilain, méchant. — Réformateur persan au 19e siècle (1825-1850).
- 9—Songe. — L'assassinat des rois.
- 10—Le conjonction. — Soutien d'artillerie. — Chef-lieu de canton (Haute-Saône).
- 11—Inflammation des synoviales du poignet. — Attachée avec un lien.
- 12—Grand manteau tout à la fois. — Qui ont des dispositions.
- 13—Dix. — Qu'une chose n'existe pas. — Cinqante-deux semaines.
- 14—Titre que prirent après la mort de Mahomet les membres de sa famille qui régnèrent sur les musulmans.
- 15—Pigeon de Suède. — Chef-lieu de canton (Hérault). — Ancien nom de l'Irlande.

SOLUTION DU PROBLEME NO 41

paru dans Le Jour du 25 juin

BAIGNOIRE FOLIE
ALBAI FOURFA EMU
PAKFAICABOLIFPS
TRAFICABOLIFUS
EMPESADAILLICE
MIESGEDIIDIOS
ESGAGEOLETINS
TETONTOIRETAN
BETISEBELAERNE
IETISEREIZTACT
BARREDEINMOTET
ERIEINITIAELNO
RUOTPOULIANGIRVY
TOBISIAITIAISIA
INAINTOINFIEMINT